

Traité de danse dionysiaque
(*extraits*)



Satyre dansant de Mazara del Vallo

E. de M.

Il n'y a pas d'anéantissement, donc la jeunesse du monde doit renaître de notre décomposition.

Hölderlin, lettre à Hegel

L'homme parfait est sans règles

Shitao

PRELIMINAIRES

A tous les âges de ma courte vie, mes maîtres n'ont été que des livres, parmi les plus insolents d'intelligence et de cruauté. Parfois, souvent, de la lecture de ces quelques-uns à la folie, le voile fut mince. Mais ce que j'aurais appris des Grecs jusque dans leur absence et jusque dans leur cruauté, en un mot que l'occulte n'existe pas, m'aura directement opposé à la malédiction, je veux dire la si véridique croyance au malheur.

Cet ouvrage exalté est prétentieux et n'a pas besoin d'être honoré. Par pure délicatesse, la bouche délirante ne cache rien. Que son sourire. Parce qu'il a mis une certaine quantité d'ardeur et de passion à l'endroit de problèmes prétendument indiscutables, pour cela, son auteur s'attend à des critiques, mais n'en déplorera aucune. Il pourra seulement espérer voir ces critiques une à une bénir l'ogive de ce principe, en préciser la destination.

Lecteur, j'insiste, ne cherche pas ici l'ordinaire en lecture. Cette fois, poursuis ces lignes avec toute l'attention que ce monde te met au défi d'employer pour le partage de ses douceurs, où surnagent tes humeurs. Plus bas, tu trouveras une collection de trois ou quatre jolies ambiances. Elles ne sauraient procurer aux noires prohibitions l'envie de se répandre.

Au préalable, entre deux brasiers, on doit s'attendre à y distinguer les positions exubérantes relatives aux lois de la danse telle qu'elle se pratiquait chez les peuples *entiers*, entendons *de l'origine*. A ce titre, l'ensorcellement, l'exubérance ne sont pas écartés.

Certains érudits déchiffreront ici la trace d'ouvrages en nombre. Qu'ils ne la maudissent pas : rien n'a tant fait par soi - même le plein de plis que la bouche

salie d'injures. J'ai seulement infiltré certaines découvertes auxquelles l'état dans lequel se trouve réduit la plus grande partie du genre humain empêche qu'on ne fasse toute l'attention qu'elles méritent.

J'ai observé de ne parler fou en évitant soigneusement de prêter à ce siècle plus de lumières qu'il n'en peut avoir. Si j'ai cherché à ressembler au fou, c'est pour sentir tout l'avantage de cette disposition, car elle en suppose quantité d'autres acquises antérieurement, jointes à beaucoup d'expériences et de réflexions. Aussi ai-je languï très longtemps dans l'enfance et dans l'imperfection avant de fuir cette ligne et sa discussion, nécessairement longue et épineuse. En rejetant la plupart des sentiments particuliers que j'avais crû devoir adopter alors, j'ai donné à la conjecture, autant qu'il a dépendu de moi, tout ce qui put résister aux connaissances qui continuent à m'habiter.

Il n'est pas douloureux de réfléchir la connaissance : elle contient les notions les plus simples et les plus ordinaires, dispersées par les langues et les familles, défigurées par les lois et les mœurs.

Dans tout cela, mon but est désarmé : aucune chapelle, aucun parti ne m'a vu recourir à ses démangeaisons. Que le mien propre. Je vis net et seul sous notre divin soleil, bien loin de me dépouiller des menus plaisirs de la vie, avec pour plus grand bien la cape étoilée de la connaissance. Accorde - moi parfois, si tu as pu te fatiguer ailleurs pour de bienheureux motifs, des lourdeurs dont mon jeune âge néanmoins semble se contenter. Si ce livre t'ennuie, sans suspendre ta bonne humeur, va - t'en trouver à désirer plus agréable matière, mais je ne te demanderais pas pardon. Cependant, dans ton intelligence forte, tu peux t'estimer favorablement servi : la conversation, à ma table, n'orne pas la politesse. Ce qui a surpris mon oreille a d'abord surabondé jusqu'à faire stance.

La totale nudité qui veut subvenir à ce livre n'existerait pas sans ces mots préalables. Et si tu ne vois pas où je veux aller, je m'en félicite. Car c'est la vérité même que tu n'as pas accès à toutes les régions de mon intelligence. Et si cela cautionne ta curiosité, je t'en félicite, car c'est à un aventurier que de se

laisser sans crainte mener par le bout du nez. Et te dirai-je quelque chose si je ne te cachais rien ?

Aucun moment de la fiction ne composera donc avec ce qui peut toujours se contenter de donner l'apparence externe de la vie, je veux dire la culture moderne, soit tout ce qui s'emploie intuitivement à construire la situation dommageable d'une faillite de l'esprit dans l'enceinte de son délicat mécanisme et parvient à en profiter. Car la vie suit de près la fiction. Elles convolent, de temps en temps, pour aller chercher de la joie.

Ne te fie pas aux tremblements d'impiété civique qui peuvent pester ici au premier coup d'oeil frigorifié : le salut de l'État est vraiment la première et la dernière préoccupation d'une partie majeure de cet ouvrage. Rien n'est plus malaisé à laisser entrer dans les têtes que ce dernier but exige toutes les allusions possibles à la révolte, puisque de la grande loyauté d'un régime dépend ce premier constat que seules comptent les formes politiques nouvelles.

Tu trouveras également, mais plus loin devant, un bref « catéchisme » salvateur.

Enfin, le sang coulant lentement, l'esprit, qui suit son cours, ordonne à la lecture une plus grande lenteur que l'écriture à main levée. L'esprit est la discipline de l'œil. Tout ce qui refuse l'œil à cette discipline est contraire à l'esprit.

*

Nous sommes quelques voyants à démarcher nos sensations selon le dessein suivant : replacer toute la représentation du *démoniaque* à la faveur du

dionysiaque, dont je pose en principe que de toute religion, de toute liaison, il constitue l'arrière-fond mouvant, fleuri, ténébreux et caché.

Ensuite, le chant du Voyant n'appartient qu'au sourire du Dieu Inconnu.

Ce dieu qui ressent gravement l'impiété des hommes et dont l'absence se fait gravement ressentir doit surgir des traces mêmes de son apparition, dans la luminosité philosophique qui fit la communauté des anciens peuples de la Terre. Dois-je le rappeler, le polythéisme fut la matrice et le ferment perpétuel de la lointaine humanité. Je dis lointaine, parce qu'elle nous est fermée, méconnaissable - avec l'Origine, le Grand Espace, le Temps Ouvert.

Enfuit, ce dieu, qui clôt la lignée des Olympiens, s'il doit resurgir, laissera reparaître leur lignée à sa suite. Dionysos, le dernier dieu, est aussi le premier assigné à la re - surrection. Les poètes, dans leur recherche des dieux enfuis, l'appellent de prime abord, l'appellent lui seulement. Les poètes ne s'adressent jamais qu'au dieu du vin qui, méconnaissable aux adversaires de l'origine mais intransigeant avec ceux-là, parcourut le monde alors vierge de sa grâce et de ses charmes.

Sa danse se trame dans les règles dont je me suis défait. C'est ainsi qu'en moi seul, par moi seul, une loi tendre et dure veut osciller. Comme je ne peux rien tant qu'appliquer ce qui tout en moi veut ordonner, je me vois tendre et dur avec moi-même du moment que cela tend à mesure des branches et des racines qui oscilleront à leur tour.

L'enfant cornu de Zagrée est ainsi notre premier héros, sang et char du printemps. Ses mystères, dont nous avons vu la glorieuse origine, habitent désormais notre plénitude pour le service de nos jours. Aussi libres qu'une fleur des champs, voici quel agneau danseur nous avons choisi, celui qui fut le chemin verdi de toute la Terre et le symbole du cercle infini de sa majesté avant que Rome ne donne le sein à ce grand refuge des nageurs et des rampants, le christianisme.

Aujourd'hui que ses portes se referment dans le craquement d'une bagatelle trempée de poison vieille de deux mille ans, les mille noms du soleil flottent à nouveau dans ces mystères plus élevés.

Mais peu nous importe ce que trouble le serpent sinistre : sujets à la mort, nous respirons au-delà de la putréfaction, rendue manifeste où furent renversées les anciennes statues, plus belles déjà que l'étoile du matin : à nous autres de dire quel est l'abri de cette époque, lorsqu'à la trace enfuie du sacré répond sa plus parfaite indigence.

Aujourd'hui, la Terre jetée à bas invite à revenir un grand nombre de conduites prodigieuses à travers les ruses des humiliateurs de la beauté. Le morcellement du pouvoir de Bacchus, dont chaque ministre de l'Eglise romaine tire en douce sa gloire, mit une couronne sur la tête du diable. Mais la mise en pièces du faon tacheté, notre meilleur bienfaiteur par delà bien et mal, attache au chagrin général, manifeste dans la fonte universelle des glaces, la promesse de sa renaissance. Les géants seront vaincus. La puissance de la fronde rendra la Vie ou la risquera à jamais.

Notre élite, profondément versée dans toutes les conséquences de la gaieté, prépare l'ordinaire des privilégiés à venir : la Terre, la Mer, l'Horizon retrouvés à volonté, la gaieté, plus semblable à l'usage rayonnant, plus semblable au feu de l'étoile où Ciel et Terre se restaurent.

Par delà Bien et Mal, l'on sait déjà combien la gaieté excelle en pensée. Car la gaieté revient de mille ruses satisfaites. Tout son rire s'élève à mesure que s'écroule positivement leur chapiteau, de la main même de qui l'avait conçu, comme s'achève dans le tonnerre l'éclair de la satisfaction.

Lorsque vingt siècles de sophismes se seront effondrés : quelle plaie ? et quel baume ? Toutes les qualités de la matière mises à feu pour manger ? pour se manger ? pour se reliair ? La Science, ayant fait son temps, quelle sentence ? et

quelle grâce ? Quel Féminin et quel Masculin ? Quels états et quelles portes ? Quelles formes et quelles images ? Le monde orageux, ensorcelé, profond, silencieux, caché, nocturne ; replacé dans le temps et la nuit ? Limpide, exalté, turbulent ; sous la lumière et la rosée ? Avec ses villes et ses cris ? Grouillant et plein de vie dans les rayons du soleil et qui montre encore ses charmes ? Pétrifié dans l'aspect sombre de la diffusion de la vie ? Quelles forces d'identification et quelles effigies ?

Ensuite, la réconciliation avec la Terre sera d'essence païenne, au sens premier de ce mot, participant d'un retour général à la sauvagerie, maîtresse de l'idylle bucolique. Tous les êtres naissent directement de la sauvagerie.

Du jour où les anciens paysans abandonnèrent le sol de leurs champs pour l'accomplissement de la métamorphose du monde, toute chose accomplie nous éloignât désormais dans l'essence de cet arrachement : l'abandon du tréfonds de notre être. Combien ne sommes-nous pas mis au défi de reconnaître que l'agriculture est et demeure l'activité fondatrice de la culture humaine ? Comment oublier que les Hellènes, ceux qui recueillent les lauriers de la civilisation européenne la plus brillante, furent entre toutes choses un peuple de cultivateurs et de laboureurs ?

Nous qui préparons la vie rurale à venir, dans deux siècles nous pouvons avoir recouvré l'achèvement des forces du terroir, une alliance privilégiée avec les feuilles des chênes, la foudre, les scènes paisibles à l'aurore, la lune, les chevaux, l'océan sans limites, ni plus ni moins que la conciliation des principes et de la matière. Deux siècles ? Trois ? Tant que l'on veut et plus car à vrai dire, c'est l'ordre du jour. C'est intimidant ?

La procédure des affaires humaines dans leur ensemble, le lot inéluctable de toute civilisation désormais rejoint la fin précipitée de nos pratiques familières, le gel au présent de toutes les fonctions médestinées. Toute chose excellente s'accomplit avec son risque. Et son repère.

Mais ne nous leurrions pas. La détresse accomplie est l'absence de détresse qui précède la mort - ou le sauvetage. Asseoir tous les commandements des collectivités humaines autour de la table de la « décroissance » est une conclusion prématurée pour les nantis qui y président ; la « matière », d'ici quelques tempêtes de troubles, se chargera de ce principe à proportion, je veux dire sans limitation. Lorsque la valeur de la vie se sera à nouveau rendue maîtresse de la morale et que les normes qui ont renversé la santé du lion lui-même auront creusé leur oubliette dans la chaire de la vérité, la faim redoublée des peuples ordonnera l'abîme ou le recours à la Terre. Il n'est pas d'autre dispense. Alors, des viscères intendants de l'Esprit pourra émerger de nouveau l'énigmatique esprit des blés. Parce qu'avec l'éther le blé fut dans toutes les directions l'aliment sacré, l'appel du sacré ne plongera pas vers d'autres forces pour son remembrement.

A l'époque même du péril universel, au point de défiance extrême où se trouvent ceux qui se font appeler chrétiens comme ceux qui s'en défient, n'y a-t-il pas lieu d'invoquer un secret plus combatif, une reprise pour les déliquescentes où l'emporte le choix de ce qui empiète sur ce qui a prévalu jusqu'à présent dans les étourderies de ce troupeau ? Dionysos se fait particulièrement appeler comme ce qui se met à l'œuvre malgré ce qui ne cesse plus de se résoudre à l'erreur par une convention de tous les ordres accumulés en dehors du Tout Fécond ; Dionysos, *déclaration de guerre* adressée à ce qui a pris force d'instance dans l'instinct et le raisonnement du petit peuple terrestre, comme ce qui doit prendre source de tout feu et de toute eau hors de la cage, nettoyer la mémoire de tout ce qui doit s'oublier dans la motivation des honnêtes gens.

Sans but, sans fin que l'adhérence à nos prédispositions pour le maximum de distinction, donc par-delà les symptômes du « sans questionnement essentiel » des esprits modernes, c'est-à-dire malgré eux et toute vérification des catégories théologiques et populaires mise de côté, le redoublement moderne

du dionysiaque comme ultime nécessité politique et religieuse, après le déclin absolu de leurs possibilités d'organisation, je veux dire d'objection.

Nous connaissons de multiples exemples de fuites, tant en arrière qu'en avant. Mais l'effondrement précipité des colonies d'abeilles comme le dépouillement de l'activité pastorale apparaissent comme l'illustration la plus cruciale de la pente funeste sur laquelle se savent engagés le majeur et le mineur, le vaste et le violent, le fin et le doux des affaires humaines de notre temps... De ce point de vue, le déni démocratisé du patrimoine antique, gréco-romain et catholique-romain, surgit ici comme l'un des indices majeurs d'une telle échappée funeste. L'enfouissement a posteriori de ces couches supérieures de la vie historique, où la divinité afflue spécialement, en concentration de violence et en aménagements de la splendeur, n'échappe pas à cette étude qui, soit dit au passant, se situe par-delà toute prétention au « bonheur » particulier.

Notre élite ayant renoué avec le sens ancien des symboles de l'Eglise, il nous est donné de remonter la trame de l'ésotérisme transporté en Occident, dont le pivot central est le catholicisme. Notre élite ? Qu'est-ce à dire ? Le rire inextinguible de *mes* cellules, coursier rapide de l'éclair réformateur. Elles m'éduquent sans cesse, dans le *jeu sacré* où se tressent la forme et l'état de mon corps.

A présent que l'amour nous est rendu absolument étranger, il n'y a aucun segment de notre moelle qui ne puisse faire plus grande provision de ses mérites.

Nous savons d'ores et déjà ceci que les autorités constituées derrière les textes de l'Ecriture peuvent avoir trouvé à leur goût ceci que les formes les plus achevées de l'héroïsme humain convergent toujours vers les puissances maléfiques. Car c'est ainsi que déjà furent les choses dans l'ancien temps, avant l'établissement de ce calendrier du crucifié où nous sommes maintenant personnellement absorbés. Notre élite, fugue de son côté, nage une bonne fois

vers ses propres décrets, où elle se saurait plutôt mieux accueillie dans quelque calendrier de la Résurrection.

Mais l'apathie, ce plus haut degré de la négation de la vie où veulent conduire les propriétaires successifs de la législation, couvre les possibilités constitutionnelles les plus lointaines. La civilisation scientifique et technique épouse les intérêts redoutables d'une puissance pétrificatrice : l'être social. L'extrême dégradation matérielle de la planète a supposé la contagion souveraine d'un sensualisme dégénéré dont la Technique accomplit à présent l'implicite désir de transcendance. Les nouveaux instruments de ce désir, au sens où nous entendons les technologies, n'ont pas hésité à séduire tous les degrés de la faiblesse humaine, car le diabolisme de l'argent nourrit la légende du salut économique qui feint de rendre ce monde inhabitable.

Mais le drame qui se tisse entre la matière et la nature de l'Homme chevauche tous les périls tendus à ce qui vit sur les reflets de cette terre. *Ce qui sauve*, désormais, revient au cosmique, s'arrache à l'humain ; revient à l'Amour. Pousser l'organisation de la Technique moderne dans ses derniers retranchements, c'est accompagner ce qui parmi tout ce qui chemine et s'affaire à enfreindre les lois du cosmique, ordonne l'amplitude maximale de sa reprise. Déjà le désastre cosmique se substitue au drame de l'Etre-pour-la-Terre.

*

Corriger l'injustice n'a rien à faire ici-bas. Ensuite, le repentir éduque le mal. Puis, l'intelligence est la sale question depuis que tout est hasardé, c'est-à-dire depuis les beaux jours d'Athènes et de Rome. Enfin, nous croyons qu'il en va de la manière dont on dit comme de la manière dont on vit. Aussi, comme les anciens thiasés, qui ne rendaient leurs cultes qu'en marge des cultes civiques,

notre élite ne se conçoit qu'aux dépens du plus grand nombre et en guerre contre son organisation. Dionysos veille sur notre clandestinité.

La place forte de l'humanité a pu fonder ses règles sur le sentiment mais la beauté seule du corps au - dessus d'une loi peut mettre dans sa bouche ces choses infimes reconquises sur la respectabilité. Les idées confuses solidifiées à travers le monde ambiant, non plus exclusivement dans l'intervalle de son passage, réchauffent un serpent sur l'œil de la fable immuable : la grande abondance de mots qui trouvent leur excuse dans les larmes et les caresses d'un enfer pré - mortem conditionne l'abus, la haine des métaphores qui peuvent toujours largement dicter les conditions d'existence détournées de leurs significations. Enfin, l'anarchie dont témoignent les décisions du pouvoir trouve sans nul doute possible sa justification dans les entrevues maniérées et les délibérations vides de sens, si houleuses soient-elles, qu'entretiennent entre eux des hommes entièrement avides de concepts. Entendons vides du concert qui convient à la vue claire dans l'action. Ils ne cessent d'ailleurs de prendre le cheminement tout intense de leur énergie physique pour la palpitation débonnaire des affaires de la *nation*. Entendons que s'ils palpitent, c'est à palper le *lointain*, soit, dit autrement, à tenir en laisse le proche. Mais la liberté, où palpite *le proche*, est soumise à une vieille loi dionysiaque.

La conversation avec le vide s'est épuisée : la Vérité n'a plus jamais intimidé ses ministres. Capricieux, nous avons rejeté l'ivresse. L'erreur devient fondamentale : interruption de l'éternel écoulement. Démolition de sa source cachée : sacrifice de la conscience antique. Pourtant reviennent inexorablement les problèmes du monde onirique.

La Chute fait toute la fantaisie des hommes graves. Croissance du dépit. Profusion des qualités de l'impuissance. A présent, que signifient les bonnes mœurs ? L'éducation au mal. Prospérer dans ce nouveau but : accomplir les funérailles du diable. Aussitôt, ponctuer d'un rire tous mes dires ! Quel état

m'offre cela ? L'ivresse ; un sortilège secret de mon sang ; la pensée qui en a fini avec l'esprit de sérieux, consolée à jamais. Ce bond hors - de - soi est un hors - la - foi en la génération, une reprise des tréfonds, un dévoilement de l'esclavage latent qui pousse jusqu'à la mise en abîme de la volonté cardinale, dans le giron originel, où la pensée de l'origine suppose chaotiquement la verdure, l'animal, les limbes maternelles, leur musique enceinte de tout, et, sur ce tout, des mystères que l'on nomme mensonges. Défense des instants cruciaux, mécanisme de la beauté - voilà comment s'organise l'autonomie du solitaire. Les hommes de goût sauveront le monde.

Tout cela t'est encor bien confus n'est-ce pas ? Car soit qu'à l'ordinaire ta tête cafouille et ta bouche bavasse, tu n'es jamais allé plus bas que ton aspect physique, plus haut que ta psychologie personnelle, où s'agite le principe qui ne te ressemble pas, celui du désordre et de la contradiction. Mais je ne t'inquièterais pas : les feux que j'allume se ramènent à moi, au désir que j'ai de vivre, de tourner dans le sensible qui déplace ces feux.

*

Je suis la règle qui a des noms de fêtes et parfois prend l'aspect de la verdure. Elle n'est pas douteuse mais paraît étrange. C'est un bouclier contre l'usage vieilli. Cela évite mille corrections du langage, dix mille silences malvenus et prête la sérénité dans la course des affaires humaines. L'effervescence dans ce sujet relâche les fruits du repos et la justesse dans le langage forme toute la pièce du jeu. Certes, toutes nos occupations n'ont pas le charme de cette éloquence, mais avec de l'élégance, on se donne à la facilité qui toujours arrive à bon compte. La langue est un trésor de guerre. Une langue morte est une langue qui ne fait plus la guerre, qui se refuse la guerre comme la

fête, et partant, qui se voue à condamner les prodiges de l'altérité ; je dois dire tout prodige et toute altérité.

Toutefois, les triomphateurs les plus importants se sont affranchis par ce moyen ; dans l'envol de la langue. Pas plus que leur voisin, ils ne surveillent l'inquiétude publique. Le mouvement de leur visage les honore spécialement. Ils ne s'adonnent qu'à admettre qu'ils sont originaires de la terre. De là provient leur air fortuné ! Si rares, les corps glorieux !

Car il y a prouesse à chaque circonstance des jours et des nuits, dans toutes les directions, sous les mers et dans les sangs. De toute intelligence est la roue cosmique. Qui s'en avise et s'en pénètre suffisamment scelle ici son mystère et sa mauvaise réputation, scelle son intelligence.

Dans toutes les directions s'envole la langue : c'est sa plus haute réalisation. C'est le sens des choses profondes. Les idées lui montent en rosées.

Quel dieu monté sur un âne ? Nous préférons croire qu'il s'agit de Liber. L'essence de la foule libérée ? Son déchaînement. Les oiseaux sont-ils prudents ? Ils volent et, habiles nous-mêmes, nous les admirons : ce qui de tous temps a surpris mon oreille n'est que chantant.

*

Par la relation aux mers, au bon air situé sur les coteaux, l'exposition au soleil, la marche sur une herbe très verte aux yeux et ornée de toutes sortes de fleurs, la promenade au bord des rivières, ceux des fleuves rapides que produisent les montagnes méridionales qui se partagent les étendues d'arbres et de prairies, je veux connaître sur mon corps les principales merveilles de la nature, tellement elles joignent, pour être excellentes, à la dureté cristalline de la force minérale, une loi de douceur et de charité. Comme il est d'importance

d'entretenir le naturel où tout le monde se trouve d'abord, jusqu'à ce que les os percent la peau.

Si je voulais demain me couler dans une petite place frappante tout à fait humaine, un simple attribut de la fantaisie de jeunesse d'un homme mortel, je pourrais par exemple combattre sèchement plusieurs années pour l'érection d'un monument aux prostituées de France ; y étant parvenu, le surlendemain me laisser voir en prière devant un rempart du château de Lacoste. Ces petites torches vengeresses sont humides. L'assise enchanteresse du vieil antagonisme de la connaissance chrétienne, je ne dois plus sentir mugir dans ma poitrine la crainte de me laisser enfermer dans son attrait le reste de mes jours dès ce jour. Les évènements échappés du ressentiment contre la technique peuvent laisser se produire les omni possibilités de l'absurde, la Proposition Impardonnable est un combat de glaives dans toutes les floraisons des Maladies Eternelles.

Et la maladie éternelle de ce siècle tient dans la justification mensongère d'une morosité de l'air du temps. Ces turpitudes ne se contentent pas d'appartenir aux seuls commis de l'urbanité moderne : une avalanche de soins tièdes gage l'indifférence du grand nombre au monopole de l'austérité. Mon cœur répond que c'est l'horreur ! Que tous les siècles commandent à l'éternité ! Ivre d'écoeurement, je tremble des paupières, fais mes adieux à une femelle lézard, puis, comme un fou, à la pensée de ce danger... Je continue de gémir... Puissent les femmes redevenir les oiseaux qui effraient les sphères !

Je cherche la rapidité du cours ayant son issue dans une certaine abondance magnifique, connue des savants. Très peu l'estiment. Si peu l'ont.

Combien s'enveloppent la tête de violence ou d'indigence et cultivent le fond obscur du sac d'intelligence, lorsque d'autres, plus finement, se gonflent directement, quand un plus petit nombre encore, par de continuels élancements, se dégage peu à peu, se perfectionne et pense bien autrement.

Ces derniers n'ont jamais eu besoin de trop de preuves, parce que le sang qu'ils transvasent est incontestable. Pris et engagés dans une infinité de cellules

comme ils le voient dans la glace, capables de plaire et efficaces en esprit, ils entreprennent de se fortifier tantôt par la correspondance avec les beaux endroits, tantôt par la possession de la foudre de guerre et s'y reposent par les cadences de la science et de la musique.

Le lieu chaud, détonnant d'odeurs, du sexe avec lequel ils s'unissent, met un peu de neuf et de vigueur dans le filet d'angoisses où ils descendent et se raccommode avec la surface perpétuellement oscillante du grand bras de mer qu'ils passent...

Si peu résignée dans la providence, mer qui mène à l'océan, tu n'es pas plus sûre que l'atmosphère si douce. C'est avec autant de mépris que s'admire le cœur humain.

*

En pensée, le premier des acquittements revient à savoir, s'il se trouve que l'infortune m'enlève demain ce que je possède d'amitiés et de biens, me force à l'exil, je changerais d'idées... Voilà l'objet de toute l'acidité de ces lignes, jamais reconduites à leur contraire dans la formation de leur épaisseur.

Je ne suis, soit entendu, parvenu à de semblables faits tels qu'ils vous emportent en foi, qu'à la mesure de ce que vous en êtes portés à l'attention ; mais écoulant ces denrées précieuses, je m'acquitte de savoir quelles sortes de prises je peux tirer salutairement, au passage d'un ton à l'autre, de la vogue à travers les fumées telles qu'elles se sont répandues, par des conduits imaginaires, dans les jardins et si mon assise tantôt ne s'y perd pendant que j'écarte les rideaux tournoyants et gluants de l'assoupissement continuel, du sang épais, comme gelé...

Ma charpente de chair dissimulerait de fausses veines si, battante et bondissante, elle ne saignait la parole comme on prononce du feu et c'est ainsi

qu'il faut prononcer quantité de mots qui viennent de la promenade du vieux temps au lieu de tomber dans la fable de l'Olympe dont la liqueur visqueuse ne luit hors de l'animal qu'en de certains temps et dans de certaines circonstances.

Puisque tout charme est observé en essence, il n'y a rien d'incroyable à ce que certains sangs, yeux, chairs aisés à échauffer, lorsqu'ils sont agités rendent promptement de la lumière, tant que les atmosphères du soufre commun n'y font pas obstacle.

La seule espèce dont je me réclame a suivi pas à pas le soleil et s'est tenu à cette prévention, abjurant la satisfaction que certains cherchent par l'essai de la bonté d'une montre : en bien des colonnes de vent frais je fais plusieurs fois le voyage dont pas un de ceux qui se servent de montres ne suppose les huées et les formations à la rencontre des infinités d'arbres ou de plusieurs climats.

Dressés d'une manière si bizarre à l'égard de cette continuelle variété en un même point de la surface de la terre, ils me confirment dans cette pensée que ce qu'ils trouvent sur leur chemin est moins abondant et qu'ils sont appelés d'un côté dont on ne peut entreprendre de parler sans répugnance et méprise dans l'exécution des positions du corps, des mains, allant, dans celle des agréments du jeu, jusqu'aux moindres exercices préliminaires et essentiels.

La première jeunesse, si elle ressent quelque dureté dans ce jeu, a au moins le secours de certains livres qui la remplumeront dans la belle exécution de ses mouvements d'indépendance, à laquelle il est sensé d'adjoindre beaucoup de souplesse dans le caractère si l'on veut qu'un certain chant se produise à l'oreille dans beaucoup d'occasions simples.

Il est vain de tenter semblable entreprise autrement que par quelques premières découvertes dues au hasard dont le succès tient à bien des qualités malignes qui soient aussi inséparables que l'eau de la mer, et dont la véritable manière d'opérer puisse consister à en ôter le sel, je veux dire qu'il n'est pas facile de prémunir cette grande dépense d'un goût désagréable, d'une malignité voire d'une suite funeste. Mais l'eau de la mer est distillée par le soleil.

Muni de cette baguette, j'ai un air aisé qui m'occupe autrement qu'à fixer les conséquences infinies de la difficulté du jeu de vivre, sinon à outrer mes petites manies par de petites évolutions dans les agréments de ma jeunesse et sans que j'implore le juste équilibre du bien et de la dureté du dehors, j'ai passé par-dessus la méprise d'exhorter les autres - mon père et deux frères mis à part - à la docilité et il n'est que ma tête et mon corps qui soient ravis de jouer comme dans leurs commencements avec les reflets du soleil, les parcelles d'eau, les exhalaisons et tout ce dont on n'entreprend de parler qu'avec la plus extrême rapidité et la plus immédiate profondeur.

On ne retrouve rien en soi-même de si agile qui ne soit donné à être dit.

Non seulement, descend peu à peu merveilleusement l'ombre du monde qui convient au commerce, mais tombe la comédie d'œil louche qu'il me tarde de fuir pour la cache farouche et fleurie où sans un mot le temps illimité de la semence et de l'ivresse me fera passage.

*

Revenu à moi, j'eus que le ciel soit ce qu'il est. Passager des enfers, mon triomphe poétique et ma déconvenue là - bas y accuseraient une comédie absolue, jusque dans les raisons des chairs !

Revenu, au - devant de trois années de sabbats et divers accidents communs aux pédérastes et autres agréables monstres ; trois années d'une consistance succulente, grasse, ennemie de tout sexe et enceinte de tout, d'un profit considérable.

A observer l'égout et la chute d'eau sans avoir été obligé à trop de dépenses en retranchements visuels pour les croire également parfaits, maître de les voir

couler et ayant ma destination : se laisser prendre à l'œil très facilement, capable de tout fréquenter, remuer et débattre, pourvu que la poursuite fut opportune, je veux dire innocente.

Ensuite, épousé toutes sortes d'attirances, en particulier imperceptibles à l'œil ou dangereuses à être portées plus haut que l'évaporation des esprits comprimés.

Attiré par ce que je viens de dire et soutenu par un voisinage qui peut s'y être livré aussi bien que moi, ensuite, à cause de la raréfaction de ces opérations, de ce phénomène que les gens du même voisinage appellent conséquemment « s'exposer à la furie des vents », ai souhaité observer la mécanique féconde qu'une autre nature que la mienne - à - l'instant, hagarde et non moins déterminée, pouvait généralement produire *entre elle*. Pour se faire me suis aiguillonné doucement, dans une espèce d'exercice amoureux, les parties chétives de mon imagination, mots impropres et idées confuses, en particulier religieuses et sexuelles, avec les parties les plus belles et les plus apparues qu'elles sont supposées porter, celles dont le genre humain a le plus grand mal à dépeindre la bonne notion, jusqu'à parvenir à être absolument déchargé du sentiment d'impuissance ; en étant débarrassé, me trouve en état de quitter le lit nuptial, sinon d'y entrer tête levée. Libre de me procurer une mort soudaine, de m'en écarter avec la même vitesse.

Pour en arriver là, si l'on ne m'avait surpris en train de servir de jouet aux excréments, on aurait peine à comprendre que j'eus à souffrir toute cette tension féminine à moi seul afin seulement que cessent de se confronter, de s'infecter mais se rapprochent puis se rencontrent et se meuvent en rond ma voix et l'expérience du corps qu'elle sert et qu'en premier lieu nous trouvons invariablement cachée ou dépouillée.

L'aphasie épouse les codes du travestissement, ayant usé les possibilités d'attestation du réel ; ne compose plus d'espace secret ; force l'apathie, dont

nous savons la secousse redoublée qu'elle porte aux pirouettes de l'histoire, qui n'a jamais frelaté, dans l'artère de ses cités, que les flancs de ce monde mieux observable en tempête. La plus parfaite couverture du code de la marchandise revêtit premièrement la simple formule de l'insistance ; dernièrement, elle s'était occupée du recouplement des faisceaux de la fiction dont procède la cervelle chrétienne de chaque *pouvoir diffus*, je veux dire *dédoublé en puissance*.

Enfin, jouer avec des mots n'est pas une bâtardise au dessous de mes moyens. Que me vaut d'écrire la belle langue ? Ceci que je n'obéis à personne ni ne met en doute le fonctionnement des belles âmes. Assez vigilant sur mon sort, je trouve fécond l'arrière - fond de la nature des siècles, qui dans les ténèbres apportât les premières lueurs, à présent me laisse ombrage et réconfort.

Avec celle-ci, il y a beaucoup d'autres fêtes qui laissent en repos. Toutes m'ordonnent de terminer l'épreuve avec la splendeur du feu.

Aussi bien, je ne prendrais le parti ni de convenir à la situation désemparée dans laquelle semble s'être délibérément trouvée la jeunesse que je peux croiser incidemment ça et là en ville - puisque c'est bien là qu'elle s'est assignée à circuler, bien davantage qu'à se laisser entendre - ni de m'en indigner, car ces états furent les miens en leur temps, souverainement abdiqués.

La plupart d'entre elle ne se plait qu'en connaissance du trouble qui l'emploie à cette forme de stratégie sur soi : plus je me sens inscrit dans la vérité de ma nature, mieux je perçois ses grimaces. C'est que je m'amuse à les lui faire porter.

Toutes ses meilleures pointes de sarcasme et d'autres effusions guérisseuses qui longtemps lui avaient appartenu ne relèvent déjà plus que d'attitudes fugitives dont l'extrême incandescence semble dévolue à racheter toutes les autres pertes du jour et de la nuit où l'aphasie à présent peut être relevée en chacun. La frustration vertigineuse qu'elle opère se trouve aussitôt rejetée par

une consommation saturée d'alcools, drogues et autres échappatoires endocriniennes, fussent-elles sportives.

Sur le dernier point, la satisfaction de beaucoup n'est obtenue qu'au seuil du supportable, lorsque guettent la déglutition sinon l'évanouissement : il ne s'agira pas encore d'un triste spectacle mais de la traversée d'un seuil réformateur que ne se proposent plus de formuler les autorités traditionnellement compétentes dans l'occultation de la période enfantine. Ils paraissent avoir abrégé très tôt la moitié du présent qu'ils consentent à interroger.

Et l'exemple maintes fois éprouvé de ces dissolutions de la substance mélodieuse propres à l'âge délicat m'oblige à déceler une dose d'expiation vraiment ineffable, dont les motifs, liés à l'esprit, pourraient être balayés du revers de cette pensée, au cours d'une marche rapide et affamée à travers une forêt giboyeuse et habitable.

Mais il n'y a aucun mal-être. Il y a peut-être, en profondeur, seulement du *mal - agir*. Une profondeur essentiellement mal acquise et, partant, désorientée. Pour tout dire, malvenue. De l'agir borné ou de la peur, de la réticence envers l'action, bref, de l'inertie, du laisser-aller, un *par devers* le redouté, à savoir, le *conséquent* de l'organique ; finalement, des amas de négligences qui empoisonnent la conscience en aval, une longue et quelquefois définitive privation des coups heureux de l'existence, le sentiment d'une résistance organisée des circonstances extérieures. C'est l'envers du rituel, la terrible contrepartie à l'antique remerciement cérémoniel perpétué à l'égard du Tout, où perçât ce mot limpide : ressentiment. Ici le vieux précepte de la sagesse dionysiaque rayonne sans pourquoi : « *on ne doit rien concevoir, rien pratiquer qui soit supérieur aux traditions* ». Dans ces traditions, nous aurions dû reconnaître la Constitution des dieux. Riez, pleurez, glapissez, mais longtemps, si longtemps, il en fut ainsi.

Il n'est pas interdit de penser que ce mal - agir pu se rendre universel si l'on

veut bien admettre ceci que si longtemps, loin devant, la fête a continûment triomphé de la tristesse parce ses racines irriguaient, sans distinction de lieux ou de peuples, tous les cultes rendus aux puissances divines. Si longtemps, la fête comme la guerre ne furent que divines. Pour ainsi dire, en tous points de la terre, l'histoire sacrée baigne dans une guerre et une fête perpétuelle.

Mais, il convient de s'en avertir, la joie d'autrefois est morte et mortes avec elle trompettes et vagues allègres où jubilaient dieux et déesses de val à forêts. Le principe de la guerre ne connaît plus de compensation que la licence économique. En somme, les maux l'ont emporté sans ressorts dans l'ordre des choses où tout est désormais surtout violence au-dedans et au-dehors, contre-nature. Et trempe, suivant les circonstances, dans le sang pour une part, dans la mollesse pour une autre part. Mais cette seconde partie ne doit pas se savoir trempée du sang qui coule à flots derrière le miroir de ses institutions et donne surtout, depuis huit dizaines d'années, dans le rêve et la fatigue des coupables. Mais ce doux répit chez les conducteurs de la violence, jadis propre aux chefs de guerre, ces antiques spectateurs de champs de bataille, ne peut plus être purifié. Le cycle des crimes qu'ils remettent hors des édifices d'impostures où ils président l'ordre et les mérites de la misère viennent les assaillir dans toutes les invraisemblances dont ils s'entourent, où il leur est devenu indifférent que naissent les jours. Car en excluant le prodige de la guerre, ne doivent-ils pas reconnaître qu'ils évacuèrent la contrepartie la plus naturelle dont est saisi le sang qui paie chaque jour sa rivalité contre la mort ? Il ne s'écoule plus rien du sang qui ne se donne plus toutes les chances humaines du renversement des crimes dans la fête.

C'est donc une lente et longue suite de dégradations dans les honneurs rendus à la divinité qui obligeât les vues des pouvoirs européens au régime d'une ascèse. On peut ainsi relever avec une grande précision dans les événements que ce contre quoi ces pouvoirs, au fil du temps, n'ont plus cessé de s'élever à partir de certains troubles et embrasements religieux, s'identifie avec

la vision du monde la mieux partagée entre les ascètes : l'ennui et le dégoût, l'angoisse de l'individu se sachant physiquement menacé dans ses moments de plus grande vitalité. C'est là que cet organisme en carence s'alarme, s'éprend de facultés immatérielles, s'émeut, s'emballe, s'indigne le plus crûment et subsiste sur le mode du qui-vive le plus exorbité. C'est ainsi que l'homme devenu la proie de ses opérations sanguines se fait proportionnellement plus économe en moyens d'effusions, en gestes et en verbe. Il peut devenir celui qui se maintient longtemps consciemment dans le silence (et son jumeau terrible, le vacarme), ayant substitué aux dépenses variables de son sang cette caverne, ce conduit de fièvres et ses égouts, la conscience et ses ombres, les idées.

En un sens, ces milles pensées néfastes ou avortées tapies sous ce crâne qui se fait une montagne de l'Univers et de la Création et ces monceaux de livres et d'amendements creux et indigestes à l'endroit de l'Origine font pièce aux mystères dévoilés dans le labyrinthe des cavernes de la préhistoire, lieu de surrection de la conscience cosmique et séjour préalable aux rituels de mort et de résurrection chez tous les peuples printaniers, sans exception.

Ces hommes qui se tapissent dans un coin et qui s'immobilisent à proportion qu'ils tournent en rond dans les limbes du sang, se rendent la vie épouvantable car, dit Ocellus de Lucanie, « *l'univers ne nous annonce rien qui décèle une origine ou avance le présage d'une destruction : on ne l'a pas vu naître, ni croître ni s'améliorer* ».

Ecume tourne enclume chez l'homme du sérieux, parce que ce « sérieux » est une parodie du fond intact de l'humanité - solitude mobile, irrésistible instinct du mouvement, dynamisme approprié à l'exil, parole irrégulière et reconstituante, conduits d'oraisons et d'évacuation des biles, sérénité du cerveau, facéties, appétit, mimiques et musique ;

Dans ce petit monde, tout circule comme hôte : chaînes, chienneries, infirmités, royaumes, provinces, marchandises, vapeurs et exhalaisons, ainsi que

la vie. A vrai dire, il y a les personnages de la discipline officielle - que celle-ci se concentre dans le christianisme, le socialisme, le nazisme, le communisme, le capitalisme - et il y a le solitaire, personnage de la discipline tragique. Les uns se font les apôtres résolus de l'opacité spectaculaire, l'autre, le disciple ardent de la luminosité philosophique. Les uns épousent une cause insoluble, l'autre une cause entendue de toute éternité.

Dans l'esprit de tant d'hommes, la pensée, la parole fondent l'élection divine ; il doit y avoir comme une gratification spéciale de l'Univers mystérieusement attribuée à l'espèce pensante. Et en retour, comme un dû conçu à l'égard de l'Univers. Les paiements affluent en nouveaux-nés légitimes pour les femmes, en chefs d'œuvre dûment signés pour les hommes...

Les esprits « sophistiqués », au fond, sont persuadés d'être les débiteurs de l'Univers. C'est là leur raison d'être. Mais il faudrait les appeler par leur nom, c'est-à-dire les « corps graves ». Le dogme de la chute est leur fantaisie propre. Dans toutes les traditions issues de ce dogme, Satan se tient au centre de la terre. Il est l'empereur du royaume douloureux. Ici, qu'il me soit permis d'inscrire cette parole du poème de Dante : « *le principe de la chute fut l'orgueil maudit de celui qui gémit sous tout le poids du monde* ».

Pour ces disciples de la légende douloureuse, la prunelle de Dieu surplombe le monde de manière si pesante que leur dévotion doit les entraîner aussi bas que le leur ordonne le poids de son jugement. Il serait coupable de lui résister. Du fond de ce continuel assoupissement, leur activité les enchaîne à l'ombre, où tout est mort pour eux. En cela, ils doivent envoyer quelque motif de flatterie à cet œil tout puissant, quelque miroir brillant susceptible de réverbérer vers un au-delà le jugement du Très Haut. Ces chefs d'œuvre et ces fils dont ils emplissent l'ici-bas doivent fournir la belle apparence qui à son tour doit tromper la prunelle de Dieu ; l'assoupir. Esclaves du surveillant suprême, ils conçoivent les lois, les odes et les cantiques afin de rappeler Dieu à l'amour de son image. Dieu est la plus grande flatterie que les hommes se firent à eux-

mêmes.

Le Grand Surveillant, sage comme une image, s'est fait une image de l'Homme. Dans cette position, certains se révèlent des serviteurs, d'autres des usurpateurs. L'invention de Dieu appartient à la seconde catégorie. De leurs raisonnements, de leurs découvertes, ils se font un hommage dédicacé au Temps. Parce que cet hommage doit durer après eux-mêmes. Ils sont la matière autorisée à imposer le dû de la matière : celle-ci est-elle humaine ou non, autant dire est-elle oisive ou inerte, complaisante ou silencieuse, qu'ils se font un bénéfice et une loi de la posséder librement ; est-elle pensante et parlante, grimaçante et souriante, satisfaite et désirable, autant dire toute humaine, qu'ils conçoivent une enquête et une sanction à propos de ce salaire qui ne se donne qu'à lui-même. C'est-à-dire, en tout et pour tout, au Dieu Inconnu.

Le besoin de lumière en fit sortir plus d'un de la nuit subite, franchir d'un pas de géant l'intervalle qui sépare le temps et le gouvernement du monde : Homère et Dante annoncent encore l'avenir. Homère dit tout, embrasse tout, domine tout jusqu'à nos jours. Dante, jeune passager embarqué avec le Christ sur les mers inconnues... « Celui qui va en enfer et en revient quand il lui plaît ».

Oui, grottes et roches creuses, dès la préhistoire, furent les lieux privilégiés du noviciat initiatique et de l'ascèse. Oui, les montagnes qui surmontaient ces cavernes étaient sacrées. Toutes, si disséminées fussent-elles, formaient comme les ministères de la Grande Montagne ou « Montagne des dieux », siège de la seconde théocratie préhistorique que l'on peut situer dans les régions du Caucase et de l'actuelle Arménie.

Semblables, sous la garde de ces lieux obscurs, à la semence enfoncée dans le sol, les néophytes y accomplissaient le prélude rituel à leur seconde naissance. Ce séjour au sein de la montagne sacrée leur faisait perdre absolument les usages de la vie profane.

Au terme de cette phase périlleuse, forme de « trépas » organique où la vue

s'effaçait au profit de la plus suprême introspection, les « nouveaux-nés », réapparaissant à la surface, revenaient du chaos primordial s'installer en véritables acteurs de l'ordre des choses. Car cette seconde naissance mettait au monde des hommes réellement nouveaux.

Les membres du « clan » s'employaient alors à rééduquer les jeunes initiés, à leur transmettre les détails de la légalité cosmique, ces « enfantelets » ne sachant plus manger ni même s'exprimer. L'achèvement de la cérémonie d'initiation consacre la sacralité de leurs gestes et de leurs aliments, le droit et le pouvoir de procréer, la transsubstantiation de leurs entrailles. Ainsi conduite à maturité, cette nouvelle génération d'hommes et de femmes affirme expressément la recréation de l'espèce.

Arrivé de toujours, Dionysos, le deux fois né, affleure puissamment... Six mois après sa conception, le fruit divin des amours de Zeus et de la mortelle Sémélé est retiré prématurément des débris fumants de sa mère foudroyée, après que celle-ci, victime d'une ruse d'Héra, sœur et troisième épouse de Zeus, ait exigé de son amant qu'il paraisse dans toute sa majesté. Les récits poursuivent que le nourrisson fut alors immédiatement cousu dans la cuisse sinon le bas-ventre de son géniteur afin de poursuivre sa gestation. Comment, indépendamment des éléments sur le rite d'initiation et de fécondité qui occupent ce passage de notre étude, entendre ce « bas-ventre », cette « cuisse », où notre dieu est précipitamment recueilli afin de mener à terme sa seconde naissance ? Cela ne se peut. Ces entrailles divinisantes dans lesquelles, chez les « sauvages » de toute la terre, le néophyte accomplissait, durant une période qui devait rappeler le délai de la gestation humaine, le rituel de mort et de résurrection, le dieu du vin aura passé sous leur garde. Auprès d'une mère puis auprès d'un père initiatique. Car Dionysos est aussi *oréitrophès*, soit « nourrisson de la montagne ». Il nous est donc permis d'entendre cette *cuisse* de Zeus comme un flanc de la montagne sacrée où « l'ancêtre mythique » Dionysos achève son initiation. En ce sens, l'initié qui vient de « naître » est

Dionysos *filis de Zeus*.

Quant à la « mort » de Sémélé, il faut tout de même la comprendre à la lumière des rituels d'initiation particuliers aux femmes enceintes. C'est une mort initiatique liée à la grossesse, telle qu'elle était pratiquée par les femmes en âge d'enfanter dans le ménadisme archaïque.

Dans ce *temps mort* qui satisfaisait à la consécration initiatique des jeunes gens sur la plus longue période de l'humanité, dans cette réclusion souterraine dissipatrice du monde profane, occulte planificatrice de la vision tragique du monde, gage d'un trépas organique où l'œil de la pensée surgissait aux dépens des yeux de chair, où, véritablement l'on accédait à la connaissance, il importe de reconnaître les *descentes aux enfers* subjectivisées que se créeraient plus tard ces esprits libres et ces voyageurs absolus, ces secrétaires de la tragédie, de Dante à Montaigne, de Pascal à Holderlin, de Rimbaud à Nietzsche.

Deux fois nés, si bien que jamais plus las de vivre, éternellement présents à la *vivace pérennité*. Internisés, ils s'éternisent.

Ici, c'est la question du temps essentiel de l'introspection, perdu aux usages de nos sociétés, qui doit être avancée. Ce déni du voyage aux enfers qui va se frotter au réel de notre époque, où tout est profané, à moins que celui-ci ne prenne définitivement le parti d'embrasser de biais la bouche des enfers. Mais alors, ce qui approche dans cette *obliquité* de l'accès au rayonnement du mal, c'est la dévoration des sens par les Erynnies, à commencer par l'ouïe et la vue. Ensuite, l'organe de la mémoire est pompé. La chorégraphie interne est arraisonnée ; et les femmes. L'usure règne.

La grandeur de l'ancien aspect sexuel, nous ne l'entendons plus, tout de même que le sens élevé attribué aux enfers nous est fermé.

Il n'y a plus de Génie car il n'y a plus de démons.

Une danse nocturne accomplie au sommet de la montagne où les jeunes gens s'étaient « éteints » pour renaître, appelée *danse des trois pas*, achevait pleinement le rituel de résurrection.

Cette première danse fut le prototype universel des danses et des rondes de toute la terre. La lumière divine de l'enceinte céleste devait les imprégner de la radiance immortelle. Parce que Dionysos est *oreïphoïtès*, « celui qui hante la montagne », les thiasas l'honorent exclusivement dans ce décor sauvage : à Delphes sur le Parnasse, à Thèbes sur le Cithéron, en Lydie sur le Tmolos.

« *Eïs oros, eïs oros* » (A la montagne ! A la montagne !), ce cri rituel des ménades qui traverse toute la pièce tragique d'Euripide, signalait le départ du thiasas vers le lieu consacré aux orgies.

Parce que Dionysos est *nyktélios*, « le nocturne », ces orgies sont des fêtes de nuit.

En conséquence, les ménades portent d'une main le thyrsos, de l'autre une torche, la nuit et l'altitude étant tenues pour favoriser l'égarement des sens.

C'est le devoir du thiasote que de rendre son culte *eïs oros*, car, comme le prescrit le règlement d'un thiasas de Physkos, en Locride de l'ouest : « *quiconque n'accompagnera pas le thiasas à la montagne versera à la communauté une amende de cinq drachmes* ». Ceci rappelle que le thiasas est avant tout une formation disciplinaire. A ce titre, il nous reviendra plus loin de vérifier comment l'avènement de la *Polis* grecque peut être considéré comme l'acte de décès de la discipline initiatique méditerranéenne.

Le dévot de Dionysos pénètre donc un lieu haut et une enceinte sauvage : à mesure qu'il gravit ce lieu haut, il se rapproche du séjour des dieux ; à mesure qu'il s'éloigne du domaine cultivé, il rencontre l'exubérance naturelle de la vie où le mythe lui dit que Dionysos est chez lui. Parce que la montagne est nocturne, voici réunies toutes les conditions de la possession divine.

Hors de chez lui, le thiasote est chez son dieu. Hors de lui-même, il est tout à son dieu, il est bacchant. Lorsque le chef du thiasse, inspiré par le dieu, se dresse soudain et pousse le cri rituel, *Iô, Iô*, retentit le son aigü d'une double flûte jouée sur le mode phrygien, soit le plus à même de précipiter l'épiphanie du dieu à force d'exciter l'enthousiasme et la *mania* des dévots, parce que « vif et bruyant » comme leurs mouvements.

Extatique, leur danse imite le comportement d'un animal sacrosaint au rythme d'un tambourin - instrument « barbare » puisqu'il provenait d'Asie Mineure - tandis que certaines bacchantes marquent la cadence en frappant le sol de leur thyrses. Des bondissements procurent un dérèglement des sens susceptible d'entériner la révélation mystique ; l'état de bacchant consacre pleinement la métamorphose animale. Trans - formées en oiseaux de nuit, en vaches, en belettes, les femmes du dieu font le jeu de la pleine nature qui les identifie à leurs ancêtres du *temps mythique*, où l'homme ne trouvait pas sa distinction avec l'animal.

Pour les ménades en âge d'être mères, cet effort de la chair dans la danse doit en outre s'identifier à l'effort de la chair dans l'enfantement, considéré comme une prophétie par le sexe.

Maintenant, si nous voulons nommer la force surhumaine qui couronne l'effort sacré des prêtresses de Dionysos, le mot usuel est « folie », mais le chœur d'Antigone nous renseigne autrement qui chante : « *Amour, invincible Amour, tu es tout ensemble celui qui s'abat sur nos bêtes et celui qui veille, toujours à l'affût, sur le frais visage de nos jeunes filles... Qui tu touches aussitôt délire* ». En somme, l'orgie dionysiaque insuffle aux ménades cette force d'amour qui meut le ciel et les étoiles. *Un corps amoureux fait le bacchant* : bondit, tressaille, hurle et danse. Lecteur, chaque fois que nous nous parlerons de « Bacchos », tout doit t'enseigner à lire « Eros », parce qu'ils se confondent.

L'une des figures essentielles de la danse dionysiaque consiste à jeter sa chevelure vers le ciel, dans un mouvement de la tête d'avant en arrière. Les mystes de Dionysos conservent à ce titre les cheveux longs et dénoués. Le relâchement de la chevelure qui laisse flotter ses boucles le long des épaules est en lui-même un geste symbolique propre au thiasote et la condition *sine qua none* d'un rite accompli. Parce que ces boucles sont sacrées, les couper est pour le dévot de Dionysos un motif complet d'impiété, comme le démontre la conduite sacrilège du Penthée d'Euripide lorsqu'il prétend retrancher à l'Etranger ses longs cheveux bouclés.

Le vacarme musical et les clameurs rituelles qui s'en détachent sont inspirés aux thiasotes par Dionysos *Bromios*, soit le Grondant. Les bonds, le tapage de la flûte et des tambourins, le martèlement des thyrses et les hurlements aigus, les torches brandies à bout de bras et ramenées près du corps, tout ceci installait réellement le bacchant dans un royaume d'ondes troubles et d'hallucinations visuelles. L'expérience orgiastique de l'extase collective qui fait du thiasote un *backhos*, l'emplissant au-dedans d'une force surnaturelle, lui réverbère simultanément au-dehors l'hypostase du dieu. Philon d'Alexandrie dit ceci des bacchantes et des Corybantes qu'ils « *cultivent l'objet de leur délire jusqu'à ce qu'ils voient l'objet de leur désir* ». Le possédé qui devient lui-même le Maître de la Folie voit le Grand Bacchant dans chacun des autres. La force surnaturelle les possède tous ensemble, sa maîtrise est collective, « mille mains n'en faisant qu'une ».

Cette force, miraculeuse, s'exerce en moins de temps qu'il n'en faut pour cligner de l'œil et avec la même violence que la foudre. Car Dionysos, leur maître, est lui-même le « Maître du feu céleste ». Ainsi, dans la pièce d'Euripide, les bacchantes, non seulement insensibles aux javelots des paysans, portent-elles le feu « *à même leurs cheveux bouclés* ». Cette insensibilité au feu n'est pas le propre des possédées de Dionysos si l'on se souvient d'autres facultés extatiques chez les peuples de l'antiquité, comme la marche sur les

charbons des prêtresses de la déesse Pérasia en Cilicie ou celle des *Hirpi* Sorani au nord de Rome.

Le rituel ménadique conjugue bien d'autres miracles comme le fait de laisser la bacchante se déplacer chargée sur les épaules et sur la tête de toutes sortes d'objets : les lois de la pesanteur terrestre sont abolies, l'attraction magnétique de la terre est au contraire transportée dans le corps de la possédée ; inspirée par l'énergie dionysiaque, sa volonté devient, en quelque sorte, centre énergétique du monde.

Ce corps en état d'apesanteur, qui, emporté par sa course frénétique, décolle et lévite, partage le privilège des oiseaux et des dieux. Comme la possédée de la déesse Pérasia d'Hiérapolis, la bacchante survole ravins, fleuves, précipices... L'extase dionysiaque qui absorbe la bacchante dans l'énergie sous-jacente du cosmos l'arrache au sol, comme elle déracine les arbres.

Tout le temps que jaillit la possession, un morceau de l'imperceptible force cosmique à l'œuvre est livrée à l'expérience humaine du thiasote, elle-même acculée aux limites par une série d'opérations rituelles au cours desquelles il n'y a plus ni haut ni bas, ni homme ni femme, ni ici ni ailleurs, ni moi ni autre, ni Grec ni barbare mais en dernier lieu la lumière parfaite de l'intimité, la mesure parfaite du désir, l'ici et l'ailleurs, le partout et le nulle part, l'homme et la femme, le masque et la chair nue, Dionysos en soi et par soi.

Voilà pourquoi, l'intime étudiant, l'impétrant discipliné du mystère dionysiaque, bref le philosophe, mais le seul philosophe, peut aujourd'hui encore prétendre expliciter le blanc et le noir, le marc et le plumage, bref, le vrai et le faux du monde entier. Parce que lui seul est charitable qui détient en sauvage et en femme, en bête et en dieu la clef de l'amour, lui seul qui fait merveille du partage des contraires, lui seul qui tourne la clef de l'homme et la clef de la femme, la clef de la culture et la clef de la nature, la clef du mort et du vif. Backkhos, prince des vivants et des morts, le grand Dieu, l'astre bienfaisant.

Ici, à la suite de cette figure du myste dionysiaque qui dispose de l'univers

phénoménal et domine l'espace -temps, tout nous rapporte à la loi fondamentale de l'hermétisme, énoncée par Hermès Trismégiste dans la *Table d'Emeraude* : « *en haut comme en bas ; en bas comme en haut* ». De ce principe suprême de l'initié païen découlera la prière essentielle de l'initié chrétien : *sicut in coelo et in terra*, sur la terre comme au ciel.

La tradition initiatique de l'hermétisme, issue de la théocratie néolithique, installait son initié *par l'intuition* dans l'étant de la substance universelle. Cette intuition de l'unité indivise des choses avait chassé la vision de l'œil de chair en quoi l'homme trouve toujours établi le lieu et la formule des limites propres à ses sensations animales. La pensée humaine - parce qu'on aura privé l'homme des disciplines de mort et de résurrection - a si bien pris en compte les limites imposées par les contacts empiriques qu'elle fit des apparences l'instrument essentiel de sa cognition. Pour tout dire en quelques mots : ce que l'humanité a perdu à jamais en abandonnant ces rituels, c'est la puissance ontologique de son complexe mental. Du moment où l'homme s'est dépouillé de cette discipline, la pensée humaine s'est modifiée dans le sens d'une objectivation toujours plus abusive de la sensation animale, en quoi je crois que ce que l'humanité moderne donne pour *inhumain* à propos des peuples premiers - guerres, hiérogamie, sacrifices - sera en vérité toujours plus humain (moins physique) que ce qu'il lui est désormais donné à entendre par ce dernier mot.

Après quoi je te demande, mon cher lecteur, de ne pas trop te chercher de l'humanité où elle s'est gauchie pendant plusieurs millénaires. S'il te fallait moins hasarder à propos de l'humanité des hommes, je propose que tu commences par te demander ce que peuvent t'apprendre ces âges lointains... Te sens-tu de commencer à te rendre moins redevable de ton infortune ? Cela ne se peut qu'en actes, comme nous l'avons vu. L'hermétisme en action ne ressort plus que de dates anciennes et de peuples sanctionnés par les temps. Il eut cours en Grèce et en Egypte. Son système relevait de dieux authentiques qui n'enseignent plus que des rêveries. Ses douces fontaines ne viennent plus au

silencieux car la nécessité du silence ne trouve plus sa règle dans la maîtrise de l'énergie dynamique. Afin de te donner une autre idée, et toujours et seulement une idée, de l'état de puissance auquel parvenaient les initiés aux mystères d'Hermès, je peux t'affirmer que, bien exercés, la plupart pouvaient entendre chaque planète rendre sa musique particulière. Si ce prodige rendu par Hermès nous est parvenu sous une fameuse métaphore, *la musique des sphères* n'en fut pas moins le privilège du sacerdoce hermétique pendant une longue suite de siècles.

Mais le cœur de la tradition initiatique de l'hermétisme était l'abolition en actes de la claustration spatiale et temporelle. Elle proposait de s'identifier à la totalité du monde à partir de cette vérité que *le microcosme égale le macrocosme* ; qu'un seul proton, par son essence dynamique, connaît déjà tout l'univers. Cette vieille idée de la *liberté sans entraves*, devenue utopie, les mystes de la tradition hermétique savaient, sous certaines conditions, accéder à sa plus radieuse mise en actes. Se relier au dynamisme profond de l'univers, c'était là *faire le dieu*, par l'ascèse et par les prières. Auprès des fonds souterrains et autour d'un feu transcendant.

/.../

A l'achèvement de la métaphysique - de la discipline masculine du savoir et de la raison, qui délivre l'homme de la crainte de la mort, c'est-à-dire de la génération, de la sexualisation par les femmes - semble succéder l'avènement de la discipline féminine : l'instinct. L'amorce d'un tel mouvement est inhérente à la tension de la science vers la transgression des limites naturelles de l'existence. Mais ce mouvement se portera-t-il jamais à la conscience ? L'extinction

complète de l'illusion spectaculaire sera l'enjeu fondamental d'une telle possibilité. Pour longtemps, cette leçon est encore individuelle.

Mais déjà l'on rouvre les placards de l'histoire, où vibrent *par l'esprit* les subtilités de l'essence ; déjà les penseurs chinois et antésocratiques font chemin et jettent leurs feux, déjà leur alliance substantielle peut donner une révélation, peut donner le poète : leurs subtilités renseignent la vibration organique, rendent compte de la diversité de l'esprit. Il n'y a que des sophismes qui puissent rendre compte de leur existence séparée. Il n'y aura pas de réconciliation possible entre l'Origine et l'Eternel tant que l'esprit et la matière demeureront hostiles, tant que l'on opposera la chair à l'esprit fait chair ; dit autrement : tant que la luminosité philosophique demeurera opposable à ce monde.

Et Dionysos est l'inconcevable état qui concilie tous les états, le portail de la vie cosmique qui ouvre à tous les degrés conscients de l'Unité des essences : le masculin et le féminin, le soleil et la lune, le feu et l'eau, l'air et la terre, le ciel et les enfers ; toutes essences devenues principes opposés et hiérarchisés. Guerre de toute guerre, désordre de tout désordre, la séparation des principes. Parce que ce désordre des essences est devenu vraiment inexpiable du jour où les hommes ont cherché à l'absoudre avec du sang : du jour où il est devenu religieux. Si la guerre des principes a jeté l'une contre l'autre deux images de l'esprit, la guerre religieuse met en hostilité avec lui-même un peuple, une nation, une civilisation. La suite logique de ce mécanisme veut qu'une fois divisées à leur tour ces parties, c'est-à-dire une fois établie l'absence d'état de peuple, d'état de nation, d'état de civilisation, il s'agit de jeter l'une sur l'autre deux images de l'état de peuple, de l'état de nation etc... Suis-je compris ?

La luminosité philosophique est la donnée active de cette nouvelle guerre où les hommes absents de l'esprit déplacent maintenant leurs feux sur les qualités de l'existence même ; la connaissance tragique est la défense de la seule et réelle pérennité, la pérennité de l'esprit par quoi toute vie existe ; et qui veut bien apercevoir le feu roulant derrière toute vie.

La vie cosmique conserve toujours sa suprématie. Ne narguant jamais cette loi, notre esprit conserve toujours la suprématie.

L'arbre cosmique n'a pas chuté. La gourmandise de l'âme humaine, cette prunelle flasque, ne l'a pas complètement foudroyé :

*L'arbre ancien,
Qui poussait sur les quatre parties du monde,
Fut soit précieusement enterré,
Soit livré aux vagues.
Ses flancs contiennent un chant d'amour.*

Ses racines s'enfoncent désormais dans l'antique propriété des mondes infernaux, je veux dire invivables, indicibles, souterrains : métaux et panses brunes vomies à la surface du sol. C'est là, précisément, l'En-Fer que la Terre éructant ses tréfonds au moyen de l'Homme spirituellement purgé.

C'est le glacial, le bouillant, l'imputrescibilité du métal arrimé en ennemi du principe sensible ; la malléabilité de la fibre humaine et de la pupille confrontées à la négation de la force organique par la mécanique. C'est ensuite l'homme de *la* chimie par devers l'homme de *sa* chimie, l'homme *de* l'optique par devers l'homme de *son* optique, bref, celui des disciplines creuses et des faux métiers. C'est, en résumé, l'homme châtré du principe sensible dans ses résidences et dans ses trajets qui assèche le tronc commun. Mais l'assoiffé.

/.../

Pendant quinze ans je rendis nerveusement des services à la famille du fiel, desséchée par la tristesse, toute faite dans la douceur et la mesure parce qu'inquiète de la profondeur de son front, je donnais aux pauvres des rues mangés par le vice, cher à leurs difficultés... Je sentis que ce pèlerinage du mépris et les quelques moments d'insouciance qui émanèrent à côté ne produisirent pas davantage qu'une pierre roulée dans les catacombes d'un royaume de splendeur aérienne...

/.../

Mais avant cela, bien avant que ma tendre et nocturne chair salée ne fut désignée par pire que les flammes, les limaçons, les chenilles, les cloportes, les vers, le tassement des jours, les signes de l'âge, je veux dire l'effleurement d'une femme, loin du monde qu'elle prouve, j'ai connu l'épanchement de ma sève ordurière sans avoir recouru à davantage de danse, de nage, de voltige que ne l'impose la volonté absolue des parties les plus vivantes du monde, où réside parmi d'autres, mon égal, au fort de l'aine et du bourgeon, l'oiseau fort d'amour et flatté par la rondeur du vent, qui alors se pose, en quête de brindilles et d'inspiration, pour le bien de la campagne...

/.../

Désormais je peux voir, loin de prendre en horreur le devoir de dire et me voilà ! Toutes les volontés que je donne et que l'on jette à l'air m'orientent vers ceci qui veut ma volonté au grand jour, toutes mes voluptés dans l'ombre afin que ce soit leur fête sans cesse à toutes deux en leur printemps et leur lieu de consécration... En résulte un culte de la pleine aire où il est impensable que la beauté ne soit pas ce qui y demeure et régente la bienveillance, infailliblement circonscrite par bêtise, poussière, vie factice, non-dit. La bienveillance infiniment plus sainte que la compassion...

/.../

Rendre durables et réguliers les rendements de ma condition mortelle - au beau milieu d'un état permanent d'interactions - avec ce qui existe en vue de me rendre définissable à moi-même ; tiens, j'écris... En un instant je démissionne d'une portée de cent mille ou de six cent mille corps, de toute intelligence, parmi les plus exemplaires qui soient. Je tisse le périmètre d'un contre - monde en mille lieux de surabondance, ayant épousé mille fois l'auspice de la lanterne... Ainsi dispense-je mon rire au don désarmant...

Bien sûr, je me fais une manne de la pensée, à mesure qu'elle se fait le phénomène intolérable d'une souveraineté et d'une tempérance envers le siècle. L'immunité tirée de la possession éphémère d'une instance surnaturelle, par un signe du commun, est profitable aux esprits complaisants, profonds et sérieux, bornés, tandis qu'affamé je suis en posture dangereuse dans cette substance

rassasiée que j'ébruite... Car le pacte des autorités, pliées dans le sens des cadavres, fait le supplice du solitaire, le lit et l'abat-jour du microcosme, pense par quelque simulacre libéré de sa raison, chante sous quelque heaume glacial...

*

L'écrivain, ce jumeau calciné du brigand, aurait à maintenir le sourire perpétuel là où toute rigueur est fauve et légifère... Par pitié, il réclame de l'humour, sinon des voyages ou de belles images de la croix à laquelle on se dresse... Et tel l'arbre, il soigne ses ardeurs de désastres simulés... Impropre au crime - le crime négateur de sa détresse et son tas de gens sans oeuvre - puisque sa détresse n'a qu'un temps et qu'elle est tout à la fois promesse et invention : liberté... L'idiot, le criminel, ne connaissent que la grande nuit du gant hilare qui les encapuchonne vivant.

Et puis mon devoir d'harmonie vis - à - vis du réel se requalifie sans cesse, dans son extrême quotidienneté ; ma préférence va à la dernière lueur. La tendresse est surmontée où trône l'étendue des dominations irrépressibles, le refus des bénédictions inchangées, des superstitions qui recherchent l'épuisement d'une gaieté naturelle, bref, de ce qu'il nous reste à assouvir de l'immense simplicité d'être, une fois foulée l'herbe des aventures et des sagesse, si l'on ignore les parfums de l'herbe et les objets du vent, comme une intelligence s'ignore. Par d'autres moyens que la simple présence au monde, nous faisons le constat de son immortelle cause et nous la défendons contre tous les dogmes qui lui conçoivent un stade ultime.

Il est aisément remarquable que nous sommes à nouveau en quête, à nouveau en regret, à nouveau en besoin des éléments sacrés. Au reste, on n'a

d'âme que ce dont on veut bien en goûter d'améliorable, d'ambulatoire... La perte intérieure se retrouve dans sa propre négation forcenée. Car au commencement, il est offert à tous de craindre une force énonciatrice abjecte en soi-même, surtout lorsqu'elle se révèle, dans le fond, délectable... La force régressive du ressentiment contre le privilège de la modernité que concentrent l'écrivain et l'artiste est immense. Chacun, s'il se détourne de la substance de jouir, est susceptible d'y participer... Celui qui reconnaît que les chances que la poésie survienne à tous s'amenuisent à mesure qu'elles sont grossièrement sollicitées par l'ensemble, non plus par l' élu qui lui seul les portera dignement à l'ensemble ; celui-là, il lui appartient de partir au calme, vers la douceur avérée, prendre part immodérément à la dimension particulière de son âme... Un festin de joie est toujours une dérobaude au coeur des glaises sempiternellement originelles... Voilà la guérison que ne nous offriront guère les néanmoins infinies possibilités de la matière... La vie secrète ne se terre ni ne tend à l'incandescence...

/.../

La splendeur des lieux et oeuvres sacrés occulte mortellement la douleur avare d'elle-même du monde moderne, vérifiable dans la torsion forcée jusqu'à la bouillie en architecture, en sculpture, en musique, en peinture, en littérature. De cette bouillie sont exclus les voix, les couleurs, les arômes, les chants, les rires, la poésie. On saisit immédiatement le degré de dégradation des âmes, tandis qu'elles sont toujours à l'intérieur des corps ; l'obscurité règne pour un long moment sur la vérité qui libère la liberté...

/.../

Il est plus aisé de se prendre pour un dieu que de se tenir pour fou, alors faisons avec cela qui nous oint, si c'est une exaltation, si c'est une prétention calme, ayons l'exigence et la raison de nous y tenir, c'est un parfum qui n'empoisonne que le délice des hommes. Où je flaire mon humanité, je la flatte car elle me fait des confidences avec moins de réserve si je lui montre ses éléments généreux. Et si d'occasion je l'affecte dans mon bavardage avec d'improbables puissances, elle me communique ses défauts de sorte que je les envoie boire à la santé de mes qualités. La supplier, lui imaginer des fautes, vanter sa malveillance, ce serait comme venir mourir au-devant de ma garde et cela n'est jamais que le lot des forces en désaccord. En digne gouverneur de mes orages et en aventurier de la grâce, si je ne les possède déjà dans les limites étroites de ma fortune, je me ferais bien une maille de dénouements infaillibles avec les fibres du faucon.

/.../

L'harmonie n'a jamais été le règne absolu du Bien. Mon dégoût de survivre y fut tout assimilé.

La subsistance commune a requis un inventaire d'excuses louables contre

l'accablant du destin : ce sont autant d'achoppements, d'insultes adressées au serviteur abject et majestueux de l'extrême - en - l'homme. La simulation du remord dont l'intelligence un tant soit peu consciente d'elle-même, ordinairement s'enchant, lui dérobe du même coup les vraies occasions de la supplication sans tricherie, mais il n'y a que la douleur que l'on ne dissimule sinon à se savoir en disgrâces vis-à-vis d'un sentiment vertigineux, du paiement religieux que l'on s'est imposé, où c'est plutôt la substance défaillante qui officie.

Toutes les luciférations, toutes les vociférations, toutes les infractions dont la littérature est heureuse emplissent partiellement la puissance du concept de dieu, empruntent la basse résonance de son concert plongé dans le fluide opaque du sublime.

/.../

Le dieu abandonné dans la sphère de son concept est impuissant. Notre ensorcellement n'est pas complet, ni notre exaltation en toutes choses. La quête de la belle apparence nous laisse agir dans le drame. L'apparence, si plaisante soit-elle, doit être sans pourquoi. Ici, la tâche n'est plus la beauté, mais la vraisemblance. La recherche exclusive de la beauté implique que n'importe quel homme exprime moins l'apparence que la définition de l'espèce humaine. Où les jeunes imaginations cherchent seulement le mystique, elles sont étouffées sous la forme des personnes appelées « réelles et vivantes » et finissent par être rattrapées par leur effort univoque. Elles se mettent alors à jurer dans le sens de la moralité, de la volonté divine, priant qu'on laisse subsister la fragilité de leurs tentatives de compréhension du symbole divin parce que subsistent malgré elles

l'insuffisance de la poésie, les formes fixes de la parabole, la plastique d'ordre spirituelle comme accessoires séparés de la variété naturelle primordiale. Leur rébellion accidentelle obéit à la vieille loi de l'impuissance humaine, esquisse vainement signifiante, résidu de la région du sentiment.

/.../

Aussi bien, voici la formule d'un monde de l'avenir guéri de son dépérissement contemporain, dont l'aveuglement « pour le Dieu », depuis des millénaires, occupe la totalité de l'obéissance des peuples à leur propre utilité : excédée, la sensibilité orientale sauvée une tierce fois de sa propre dévoration nerveuse, par la sensualité gréco-latine. Dans l'espace et dans le temps, cet énigmatique évènement prit effet en Grèce antique puis dans l'Italie de la Renaissance.

/.../

Désormais, et sans être inquiet de m'opposer à moi en toutes différences dans l'égalité à soi-même, il ne devient plus contraire au jeu des forces de la perception de me dégager de mon temps, dont le présent acte se poursuit derrière le rideau connu, afin, en disparaissant devant lui, de me retrouver moins en

marge des circonstances qu'il anime comme quelque chose d'autre... Dés, toupie, osselets, miroir, hochet, cônes, poupées : outils du démembrement de l'Energie, jouets de la passion divine, Grand Oeuvre empoisonné avec son Bateleur... Sauf à le mettre à mort, on ne renvoie pas le dieu à son image, on ne divertit pas la divinité en l'homme. Mais tant de sophismes équarissent le divin : bêtes et dieux. Mais les Titans sont précipités dans le Tartare. Mais, sauvé, il sauve, le cœur sacré...

Reparaître dans le monde tel qu'il est, où est d'abord tout désir, relève principalement d'une nature négative et par conséquent s'adonne au sentiment de son unité dans l'opposition à la dissolution universelle. C'est là le mode objectif de toute vitalité organique, dans la fluidité universelle de la propriété de son isolement, que l'engendrement d'une négativité, plus grande encore lorsque l'objet de la vie elle - même a cessé d'être la liberté parfaite.

La vie engagée dans l'en - deçà du sensible, venue hors de soi donner raison à ce que chacun peut faire médiatement séparément, ne fait jamais que vainement en lui, dans le procès de l'être purement négatif qui n'a, lui, encore aucune vérité avant d'avoir accompli selon sa propre certitude et ne sera trouvé lié qu'à la singularité universelle d'être par soi la négation absolue de la conscience servile.

La maîtrise, dans ce combat du rapport immédiat à soi, est tenue par la dépendance à la puissance négative pure, qui demeure dans l'entêtement de sa liberté par le don à l'immuable des activités de sa jouissance. La manière de parler la plus fine, la répugnance envers le marchand et la ménagère, les corps au centre de toute sa passion...

Il ne se percevra jamais souillé dans ses fonctions animales et rendra grâce à sa tournure d'esprit par la certitude intérieure et extérieure d'emplir son phénomène, rejettera en dessous de lui tout pouvoir ou chaque autre au - delà.

Jamais aucun idéalisme vide n'a pu être maintenu aux dépens du monde : il faut supporter de la réalité la loi de tous côtés, la parallèle obéissante dans les

rapports des séries de corps, leurs natures essentiellement rapportées à la pacotille qu'elles servent.

L'acte de poétiser ne fait pas la moindre mimique. Il a le pouvoir d'ouvrir vraisemblablement davantage que l'acte criminel la grandeur du corporel. Il est arrivé à énoncer avec l'honnêteté naturelle de ses fibres la volonté pure de la station universelle outrepassée. Il fait face à tous. Il relève d'une puissance propre absolument discrète. Le terrain de son tumulte est la festivité présente - là au monde. Elle est son travail. Son agir devient effectif envers l'aliénation de la simplicité du mode naturel de l'essence commune.

A l'effondrement du monde réel, il substitue le monde de l'esprit qui se comporte en regard non dérangé, en tant que perception immédiate et puissance de ce qui demeure.

/.../

Dans l'activité spectatrice il s'agissait et il s'agit toujours de *se divertir par l'image afin de se déprendre du fond*. En somme, une pratique unique, celle de se divertir, qui résume aussi bien celle de se désennuyer, doit *insensibiliser par un symptôme de la surface* à l'absence manifeste d'identité. Insensibiliser, ce fut et c'est encore, dans d'autres domaines, éthériser, enivrer, narcotiser.

Mais l'on ne s'incorpore pas à la parade audiovisuelle : toute la tension va donc tenir dans ce désir de lier résolument la chair aux images et aux réseaux que tresse la connectique. La seule adhésion implicite au principe du virtuel, le seul silence à son sujet, cette domestication de l'œil qui est appelée « passivité du spectateur », suffit à stimuler cette tension qui définit la croyance au virtuel,

dont est tissée le commerce des idoles du spectacle. C'est qu'elle se tisse d'un regard sur les êtres et sur les choses *qui n'a jamais évacué l'œil de chair*. L'œil qui demande tous les jours sa becquée au spectacle progresse tous les jours dans l'envers de l'introspection. Malgré l'origine, donc malgré lui-même. *Ergo*, aux dépens de la poésie. Ce combat spirituel vaut la bataille d'hommes, mais, en vue de la victoire, ne s'en embarrasse plus, l'ayant intégré, banni aux frontières.

Ainsi, tout de même, l'expérience universelle de l'acquisition du troisième œil garantie par l'organisation en rites initiatiques des religions naturelles ; ce lent et long apprentissage qui représente le seul expédient à la connaissance, dois-je dire à l'expérience de l'identité, fut banni aux frontières de l'empire chrétien puis à celles de l'empire occidental qui, on le sait, est parvenu si loin dans la révocation de ses dernières frontières en changeant les moyens de mener la guerre. L'œil de chair, seule parvient à l'évacuer positivement la discipline introspective, si commune à tous les membres des civilisations antéhistoriques. Puis ce qui fut le savoir primordial du commun dans l'ancienne théocratie tendit à se perdre et, nécessairement, à s'isoler en castes et en confréries mystiques dans les temps préparatoires de l'âge spectaculaire.

L'examen lumineux des tréfonds, qui rend au dehors toute l'apparence d'une suppression des sens, ne traduisant rien d'une plus grande acuité des sens, l'examen des images fluctuantes à la surface de l'écran, ne traduisant rien qu'une corruption des sens, approfondit au-dedans la passivité réelle. Ce flottement des tréfonds maintient l'effet de profondeur. Les tréfonds « spectralisés », qui sont les reflets des omni possibilités de l'Inconnu *conçus et fabriqués* par la technique spectaculaire, doivent toujours divertir le spectateur de l'enfantement douloureux d'une identité.

En somme les agents du virtuel, qui déjà, depuis quelques temps fomentent sa fusion avec la connectique, ces agents conçoivent et fabriquent un substitut aux tréfonds du spectateur qui s'est condamné à ne plus se connaître en rien ; *il devient celui qui, éprouvant depuis longtemps une si douloureuse défaite en lui-*

même, attend depuis autant d'années qu'on lui présente les substituts virtuels à une identité réellement défaillante ; ceux-là, qui furent longtemps et qui sont encore dans le monde réel parfois des enfants, parfois des amis, parfois des amants et qui sont déjà dans l'esprit du progrès biotechnologique ces robots et sans doute ces clones ; ces substituts identitaires devront servir un réel perpétuellement conçu et modifié par un virtuel réellement substitué au réel.

/.../

Dans la tragédie d'Euripide, parce qu'il est « *pressé de voir les choses défendues* », qu'il poursuit « *ce qu'on doit fuir* », le roi de Thèbes, Penthée, est poussé au comble de la compromission morale, allant jusqu'à se laisser travestir en femme pour surprendre les prétendues orgies qui occupent les filles de la montagne. Mais, halluciné par le dieu, qui en lui insinue « *les mouvements incertains, les réflexions d'un homme ivre* », il ne perçoit rien du piège que lui tend ce « *bel étranger* ». Tout de même, engagé plus avant dans les filets de l'impiété, qui sanctionnent fatalement une incursion aveugle et sans retour dans les tréfonds de l'iniquité, il ne lui sera rien donné à satisfaire de ses appétences voyeuristes. Les thiasés - ces troupes de prêtresses du dieu - sont résolument impénétrables au profane, tout autant qu'elles répondent, en tout et pour tout, du secret des Mystères. Leurs traditions, celles qu'enseignent et perpétuent les prêtresses danseuses et chasseresses du dieu, ces Mystères « *dont l'âge est ancien comme le temps lui-même, aucun raisonnement humain ne les terrassera, malgré l'effort subtil des cerveaux sophistiqués* ».

Comprenons que toutes les tentatives passées et futures de percer le voile

qui repose sur la vivacité pérenne de la pleine vie sont vouées à retourner au « vent de merde » qui les engendre. Discours profanes, écrits profanes, calculs profanes se font l'écho d'un pet. Mais l'effort conjugué des cerveaux sophistiqués - Euripide ne l'eut pas imaginé - fait désormais la lèpre du Sacré. Ce qui trouve l'expédient suffisant à altérer ces traditions - Euripide, en revanche, ne dit rien d'autre - est plus puissant que le Temps lui-même ; se trouve dès lors en état d'asservir le vivant, d'imposer le vide à ce qui était plein, de rompre à loisir ce qui de tous temps fut source scellée de la pérennité, enzyme indiscernable, indiscutable, méconnaissable, indomptable de toute vérité et de toute éternité.

Cet enzyme tout-puissant, qui donne la chair et la reprend, qui ne connaît pas de limites à la métamorphose, plus ancien que le Temps, nous devons gagner à croire qu'il s'agit de l'atome, dont l'agitation, la désinvolture est l'unique cause de vie et de mort chez les humains. Et l'atome a cédé aux lésions de quelques serpents tenaces qui d'abord empoisonnèrent le Temps. L'impiété, en dernier recours, a vaincu par l'effort subtil des cerveaux scientifiques. Les scientifiques sont les disciples actuels du dernier recours. Avec eux, les indécrottables simplificateurs du réel se sont insinués, sans retour, dans les mailles du dispensateur de vie et de mort. Ils cherchèrent la maîtrise de ses secrètes combinaisons. La conquête de l'astronomie sacrée par l'astronomie profane préparait la conquête spatiale... Cette maîtrise, hallucinée, s'assoit sur de fausses compensations. Entre autres, l'improbable avènement d'un Jugement Dernier. La science est bien le dernier refuge des sophistes, ces faux compensateurs du réel aliéné. Un temps, ce fut la philosophie. Les premiers qui discutèrent la Vérité ont échafaudé à travers les siècles la venue des premiers qui, dans leurs « filets de fer », tiendraient captifs les mystères de la pleine vie.

/.../

Penthée, « transporté » sous l'emprise de Dionysos jusqu'au sommet d'un sapin, est d'abord « capturé vif » par l'angoisse avant d'être assailli par la troupe des ménades déchaînées. D'ailleurs, il est notoire que le dieu échafaude les traits de sa stratégie comme les branches se haussent le long du tronc du sapin au sommet duquel Penthée sera perdu. Car dans le mythe, Dionysos est sapin. En d'autres termes, le roi de Thèbes escaladant contre toute prudence l'arbre dionysiaque n'est rien d'autre qu'une allégorie du poète tragique qui par là révèle la capture définitive de la victime ; Penthée se retrouve comme dans les bras de son ennemi lorsqu'il lui est mis en tête de gravir le sapin de la tragédie.

L'infortuné, s'il « retrouve sa tête », c'est pour mieux la céder tout autant à l'angoisse et au vertige qu'au déchaînement de sa mère, elle-même devenue « tête chercheuse » de l'un des trois thiasés. De même, immédiatement délogé de son aberrante cache, tombé au sol et hurlant de douleur, est-il trop tard lorsqu'il comprend que sa mort est proche. L'engrenage fatal prévoit que sa propre mère, Agavé, lui ôtera la vie. *« L'écume à la bouche, et les yeux révoltés »*, en action de chasse, elle croit déchiqueter un jeune lion. Enfin, ayant planté la tête de son fils sur son thyrsé, elle *« s'enorgueillit de son butin funeste »*, promenant son trophée par toute la montagne sacrée. S'adressant au Chœur : *« Ah ! Quelle heureuse chasse ! (...) Prends part à mon festin. (...) C'est un tout jeune bouvillon : un poil encore très doux fleurit à foison sur sa tête ! (...) Bakkhios, l'habile chasseur, habilement sut lancer les ménades sur la piste du fauve... »*. Puis, aux Thébains : *« Venez donc admirer le gibier que voici, le fauve abattu par les filles de Kadmos (...) nos mains blanches ont tout fait ! »*

Fou, l'impie, jamais qu'esprit retors. Jamais que viande animale. Cette

mort violente, par démembrement, ne se comprend que comme parachèvement d'une désarticulation interne consommée, mais entretenue et travestie jusqu'à la fin. Son corps, produit au monde, mais perdu à la connaissance, s'installe nécessairement dans la dénégation et le dénigrement de l'énergie divine : il n'est jamais que celui d'un profane. Il vaut celui d'un animal sauvage. En conséquence, il sera pris et dépecé comme un gibier. Mais ce cadavre d'impie, étant « impur », on ne le consommera pas rituellement.

/.../

Premier constat : l'Eglise de Rome est vraiment l'héritière de la monarchie babylonienne. Ensuite, je dois vous faire part d'une seconde fantaisie chrétienne : le Pape, qui détient la dignité de sa suprématie de ce qu'il est prétendument le successeur de saint Pierre, possède à ce titre sur ses armes les clefs du royaume des cieux. L'une est d'or, ouvrant au céleste, l'autre d'argent, évoquant le terrestre. Ces clefs avaient mille ans durant signifié le pouvoir concédé à Janus et Cybèle, bien avant que les évêques de Rome ne les abandonnent à la souveraineté du siège papal, vers la fin du troisième siècle de notre ère. Dès lors, sa légitimité pu épouser aux yeux des païens le pouvoir de ces clefs. De même, Janus et Bacchus ne faisant qu'un, l'on doit comprendre désormais ceci que le Pape prend place sur le trône de Bacchus.

Le mystère de l'attribution si tardive des clefs au Pape se doit à la menace que représentait pour la souveraineté temporelle de Rome le transport du siège de l'empire à Constantinople. Avec les années, le mystère d'iniquité enveloppa bien évidemment toute cette surnoise affaire dans la sourde conviction des

apôtres de Rome, celle qui les fait adorer la statue de saint Pierre tandis qu'ils n'imaginent pas se prosterner devant Jupiter.

Le rire de Rome les poursuit à travers les siècles et ils n'ont jamais pris le soin de lui répondre... Cela sera chose faite après que vous ayez gardé cette pensée devant la comédie de la prêtrise romaine. Afin de ne rien perdre de l'effusion de mensonge pieux rassemblée dans l'invention de ce Pierre sanctifié par l'Eglise romaine, je tiens à lancer devant moi la présomption qu'il existât bien avant celui-ci un Pierre haut dignitaire de la prêtrise païenne.

/.../

Le nom de Kronos est par ailleurs appliqué à Saturne, le père des dieux. Son règne en Italie, où il s'est réfugié dans le Latium après avoir été détrôné par son fils Jupiter, inaugure l'Age d'Or, célébré à Rome au cours des Saturnales. Ces fêtes, créées par Janus, pacifique souverain du Latium puis dieu de la paix et des ouvertures, commémoraient l'égalité primitive des hommes.

Dans cette période d'incertitude cosmique, bouffonneries, orgies folles, scènes joyeuses et ignobles, danses, parodies de solennités - fêtes de la déraison ou « jours mâles », qui plus tard se seront dispersées en Europe sous le nom de Fête des Fous - se déroulaient joyeusement dans les rues de Rome aux cris de « Bonnes Saturnales ! ». Durant sept jours, du 17 au 24 décembre, dans la capitale civilisée et gaie, la distinction entre hommes libres et esclaves se trouvait abolie. C'est la rémission des péchés !

Les combats des gladiateurs romains ne se tenaient d'ailleurs jamais qu'aux Saturnales, afin de se rendre propice Saturne, dieu considéré comme infernal.

L'amphithéâtre est ainsi à l'origine le lieu sacré destiné à ces sacrifices propitiatoires, réminiscences des sacrifices humains offerts anciennement par les prêtres de Baal, le fils du ciel, lui-même mis en pièce. En cela, lorsque l'empereur Constantin 1^{er} abolit la gladiature au IV^{ème} siècle, il proscrit moins un spectacle sanglant qu'un rituel funéraire païen. L'on verra d'ailleurs que le christianisme, partout où il se sera imposé, a signifié la fin des sacrifices sanglants.

/.../

Le soleil est le foyer le plus apparent du feu Ether qui circule dans tout l'Univers, auquel renvoient les feux perpétuels entretenus par les mages dans les Pyrées. Par conséquent, la « guerre du feu » n'a jamais eu lieu, car, ces feux étant sacrés, on ne violait pas leurs foyers. C'eut été violer leur divinité. En outre, chaque planète, parce qu'elle contient une portion du Feu perpétuel, avait son temple particulier.

La tradition des Phéniciens, confirmée par Porphyre, rapporte qu'Hercule est le dieu Soleil dont les douze travaux désignent les voyages à travers les douze signes du zodiaque. Ainsi lorsque dans le poème Hercule épouse la déesse de la jeunesse Hébé au terme de sa carrière, il s'agit de l'année qui renouvelle ses douze mois durant que le soleil achève sa révolution. L'on doit dès lors prendre le poème des douze travaux pour ce qu'il est effectivement : un calendrier sacré. Cette fable solaire trouve un rapport frappant avec la légende des chrétiens, leurs douze apôtres et Christ, le nouveau dieu Soleil des romains, qui détrône Mitra. Mais ceci vaut d'ailleurs pour tous les autres romans sacrés

faits sur le Soleil, que Platon appelait le fils unique de Dieu, mais que les Grecs nomment Bacchus et les Egyptiens Osiris.

L'astre bienfaisant trouve dans le solstice d'été le point le plus élevé de sa route, après avoir fourni, au printemps, la force active et féconde qui préside à la naissance des germes. C'est alors, parvenu jusqu'à ce point où la nature trouve sa renaissance, qu'intervient la résurrection du grand Dieu. A l'opposé, lorsque la durée de son action génératrice est épuisée, sa lumière et sa chaleur abrégées, la nature paraît épuisée : c'est à cette époque que Cybèle pleure la mutilation d'Atys, que Vénus déplore la perte des parties sexuelles d'Adonis, tout comme Isis le fait pour Osiris. Les hommes en paraissent également attristés qui trouvent la Terre dépossédée de sa verdure, les troncs dépouillés de leurs feuillages, les terres, les eaux et les airs ravagés par la neige et le gel, toutes couleurs et toutes odeurs disparues. Plongés dans le deuil, les hommes invoquent les esprits, épuisent leur nature en danses rituelles et en cérémonies. Pèse sur eux, à nouveau, l'ombre du chaos.

/.../

Mais la parente qui rattache si nettement le baptême romain aux usages païens est encore relatée par l'Apocalypse (XII, 15), où l'ancien serpent du paganisme jette cette fois de l'eau à cette femme, l'Eglise : « *Et le serpent jeta de sa gueule de l'eau, comme un fleuve, après la femme, afin qu'elle fut entraînée par le fleuve* ». C'est d'ailleurs à cette même époque que Jésus-Christ commença à être appelé *Ichthys*, soit « le poisson », titre qui dérive sans nul doute du dieu - poisson Dagon de l'ancienne Babylone. Jérôme l'appelle

« *Pisces maeraris* », le poisson du chagrin. Et Bacchus, qui se réfugia dans la mer, est « Celui qu'on pleure », tandis qu'Hézychius rapporte que « *Quelques uns appellent Bacchus Ichthys ou le poisson* ».

L'évêque de Rome, qui recouvre à nouveau, quelques années seulement après son abolition, le titre de Pontifex Maximus, répandit alors cette doctrine de la régénération par le baptême dans toute la chrétienté. Ce fut un regain de pouvoir formidable pour l'évêque romain, dans les limites cependant de l'empire occidental. La restauration en 378 de ce titre de Pontifex attestait ceci que les décisions pontificales pouvaient dès lors soumettre à leur autorité les églises étrangères. Mais cet épisode confesse surtout que c'est à Rome seule qu'est réservé le droit de maintenir le paganisme légalement aboli dans l'empire.

Ainsi, l'ancienne religion continuait-elle d'être servie dans la cité impériale en dépit de la loi, tant par le peuple que par les familles patriciennes, l'Empereur admettant qu'il fallait tolérer l'idolâtrie des Romains. Ces lignes de Gibbon illustrent ces années de tolérance impériale à l'égard des sectateurs du paganisme « *La statue et l'autel de la Victoire furent retirés de l'édifice du Sénat ; mais l'Empereur respecta les statues des dieux exposées à la vue du public ; quatre cent vingt quatre temples et chapelles furent encore laissés pour satisfaire la dévotion du peuple.* » Mais ces mesures devaient éduquer la ruine brutale du paganisme, qui disparut rapidement des rangs du Sénat puis de la noblesse, bientôt suivis du petit peuple romain, tributaire des libéralités publiques. Comment expliquer une conversion si importante et soudaine des Romains à la profession de l'Évangile ? C'est qu'il se révélait désormais à l'intérieur même de l'Église, dans les vêtements des prêtres, le faste des fêtes et les doctrines chrétiennes, dans la même proportion qu'il avait disparu dans ses dehors authentiques.

Gibbon le confie dans son tableau de l'Église romaine, sous le titre on ne peut plus explicite de « Introduction des rites païens » : « *Comme les objets de la religion étaient graduellement rabaissés aux besoins de l'imagination, on*

introduisit les rites et les cérémonies qui paraissaient devoir frapper le plus puissamment les sens de la foule. Si, au commencement du V^{ème} siècle, Tertullien ou Lactance était coup à coup ressuscité pour assister à la fête de quelque saint populaire, il aurait été muet d'étonnement ou d'indignation devant ce profane spectacle succédant au culte en esprit et en vérité d'une congrégation chrétienne. Voici qu'on a ouvert toute large la porte de l'Eglise. Ce qui frappe, c'est la fumée de l'encens, le parfum des fleurs, l'éclat des lampes et des cierges qui brillent en plein midi : une pareille lumière n'est-elle pas superflue, bien plus, sacrilège ? » Le protestantisme ne tolérera pas cela, qui s'en avisera en temps voulu, ce qui, on, le sait, donnera alors à l'Eglise romaine l'occasion de déployer à nouveau son merveilleux soleil païen - mieux visible dans l'abîme comme on le sait aussi. C'est avec le paganisme que Rome éleva la citadelle de sa puissance et c'est le culte de son dieu que l'évêque de Rome introduisit dans son Eglise. Rien ne fut trop absurde pour le Pape qui se mit à adorer le Dieu Inconnu.

Le Pape, ce dernier représentant de la monarchie païenne sur la terre, le Pape, je persiste à le croire, a guéri le paganisme. La bête de l'Apocalypse à sept têtes, que nous identifions avec la papauté romaine, cette bête en effet, nous dit l'Apocalypse (XIII, 13), « *obligeait les habitants de la terre à adorer la première bête dont la blessure mortelle avait été guérie* », soit, précisément, lorsque l'ancien titre païen de Pontife fut restauré. Et ce Pape, fait évêque universel, rejoint encore le pouvoir de Janus Tuens, le voyant universel, qui voit tout et sait tout ce qui se fait autour de son trône aux sept collines - par son système de confessionnal et par sa livrée d'évêques disposés sur toute la terre et soumis à l'autorité spéciale du Pape par le pallium, ce vêtement de laine béni par le Souverain Pontife afin de les « *faire entrer dans la communion du troupeau pastoral* », comme dit l'un d'eux.

/.../

Et comme je tâche à te rendre averti sur ce qu'il y a d'excellent à déprimer les causes finales des puissances qui ne sont plus assez fortes pour séduire ensemble sans se nuire, je tourne ma tête vers l'Orient, dont l'énergie éclatante de ses accomplissements passés laisse désormais se déverser l'instrument de leur empêchement.

S'il est désormais avéré que le gouverneur Hajjâj a été l'auteur de la première recension partielle du Coran au huitième siècle et la recension d'Othman, une légende, il fut envoyé par ce gouverneur une pierre noire à Jérusalem sur laquelle Abraham avait posé le pied, car les ismaélites, qui deviendront les sunnites, se prosternèrent vers Jérusalem pendant quatre-vingt ans et vénéraient des roches, à l'exemple de tous les peuples anciens. Le culte des pierres, bien avant le culte des météorites de la Kaaba, est avéré en Syrie, en Palestine, à Rome, en Europe et au Japon.

Il t'est d'ores et déjà loisible d'apprendre, jeune et vaillant lecteur, que la Kaabah était, bien avant Mahomet, un temple consacré à la lune et la pierre noire que les musulmans baisent avec tant de dévotion, une ancienne statue de Saturne, car adorer le Soleil, la Lune, les planètes, la mer, les fleuves, les bois, les montagnes, tel fut l'ancien état religieux commun à tous les peuples de l'ancien empire d'Orient avant la lente et conséquente destruction du polythéisme dans ses provinces, épisode dont, sans plus attendre, notre étude veut traiter.

/.../

La civilisation hellénique, transpirant le scepticisme, l'emportait partout avec elle, jusqu'à se répandre, sous les auspices des beaux-esprits, dans le nouveau centre du monde civilisé, Rome. La philosophie y reçut la faveur des Antonins qui encourageaient à grand frais l'apprentissage de ses diverses écoles. Mais avec l'Olympe, l'Elysée, le Tartare, étaient tombés le serment, les conventions, les obligations mutuelles. Avec la chute des anciens dieux, les principes moraux que leurs croyances servaient n'avaient plus d'appui pour les multitudes humaines. Et la philosophie était hors d'état de les lui rendre. Sa méthode, sa voix étaient trop lentes et trop peu impératives pour seconder les masses dans leurs besoin d'autorité. Les foules et leurs gouvernements, qui devaient vite étouffer leur désenchantement une fois l'orgueil de la délivrance passé, une fois leur dégoût et leur ennui du monde devenu complet, réclamaient à nouveau une discipline et des cultes suffisants pour leur morale.

Alors l'on se saisit des cultes anciens ou étrangers, soit qu'ils aient été longtemps abandonnés, à l'exemple des mystères grecs, soit qu'ils aient été inconnus. Mais à la vogue de l'incrédulité succéda l'exploitation charlatanesque de la crédulité populaire, avec d'autant plus de force que le peuple s'était si bien senti capable de rejeter les croyances établies. Ainsi le dénigrement des oracles de Dodone et de Colophon assurait-il le succès de magiciens et d'oracles étrangers, venus de Phrygie et de Chaldée. L'on était déjà dans le regret de la haute antiquité, qui à proportion qu'elle s'éloignait devint un motif de repos contemplatif. Cette langueur, cette mollesse saisissant l'individu dans le souvenir exotique des anciens dieux de la Grèce, qui eut jadis passé pour de la stupidité, paraissait désormais de la majesté, de la profondeur. Au vrai, l'on n'en voulait point savoir davantage ; c'étaient des dieux qu'à l'unisson l'on

demandait à l'Orient, en réparation de l'incrédulité qu'on avait envoyée aux cultes de la Grèce.

Et dans cette surenchère du besoin religieux, l'on voulut aussi faire reparaître les sentiments aigus et violents qui s'emparaient de leurs anciens adorateurs. Les dieux de l'Orient offraient une panoplie de rites sombres, cruels et licencieux – taurobole, criobole dans les antres de Mithra, procession du phallus porté en pompe dans les corbeilles sacrées - qui devaient sans cesse piquer à vif une sensibilité exacerbée par les tourments de l'esprit ; bien entendu sans les jamais assouvir, parce que dans une Grèce hantée par les démons de la philosophie, cette prodigieuse consommation de rituels n'était plus que d'emprunt. Elle était parvenue à enguirlander l'idée de Dieu et la vie de ses créatures des plus saines notions. Du reste, l'assise calme et fière des anciens temps du paganisme s'était perdue dans l'émulation dissolvante des discussions philosophiques.

Ce qui surgissait dans la destinée de l'immense foule des païens à la place des croyances déchues, ce fut le jeu variable des intérêts et des passions, le scepticisme ou la superstition selon que le péril ou la fortune recommandaient à l'individu qu'il tienne compte des dieux ou non. Là réside la véritable confusion du polythéisme. Lorsqu'il fallut apporter à l'humanité un réconfort définitif dans la croyance, non plus d'ultimes négations ou de vagues spéculations philosophiques. Là réside le véritable jour de la religion des masses et des beaux esprits, en un mot une religion positive et prometteuse.

Le Grec et le Romain, continuellement hanté par ce trou vertigineux ouvert dans son monde par la philosophie, pour tout dire, rendu malade, soupçonneux et susceptible à l'endroit du sacré par la philosophie, tandis qu'il se fournissait continuellement à l'Orient en divinités dont il se lassait aussitôt, devait bientôt trouver l'objet de son salut et la Providence même dans une très ancienne religion dont le monothéisme formait la base. Il trouvait là, établis avec une force saisissante, les destinées merveilleuses promises par le judaïsme, garanties

par la toute-puissance et la sainteté d'un dieu unique, et un peuple commerçant presque partout présent et presque partout enrichi, triomphateur des séductions et des violences depuis qu'il l'invoque, c'est-à-dire depuis la nuit des temps.

Où ils ont des synagogues, il se mêle à eux, tend l'oreille vers la lecture de leurs livres saints, invoque avec eux le dieu unique et parfait, créateur du ciel et de la terre. Ce peuple, qui honore si bien et si durablement ce dieu, non seulement revient de tout, mais produit de ces subtilités comme le philonisme ou la cabbale dont le Grec, en ennemi de la simplicité dogmatique, pouvait se satisfaire. Or ce peuple était l' élu de Dieu, ce qui excluait de toute évidence le païen du théisme des juifs, en plus de son caractère local.

Mais deux événements simultanés arrivèrent à point nommé qui laissèrent la généralité des Grecs et des Romains accéder au salaire proposé par cette religion : la réduction de la Judée en province romaine et la réforme chrétienne, qui ne soumettait plus l'accès au royaume des cieux au strict respect de la loi cérémonielle juive.

/.../

Mais quoi ?... J'ai donc oublié que j'étais poète et danseur ? Reviens Lully ! Survivens Vestris ! J'ai pensé la révolte, puis j'ai sombré. Cela suffit. Assez ! Je cherche un musicien... Je cherche à revenir. Si je ne me demande pas le génie, je me commande au moins la gaieté, la confiance, l'amour de mes états, je ne demande pas mieux que de trouver des charmes à mes malheurs. Avec des élans dans l'imagination, l'on peut vivre en liberté tout ce qui se vit dans les élans de la raison. On se laisse conduire par son caractère dont on a fait avec rigueur un

prodige, car tout ce qu'il résout suppose encore de toujours agréables occupations. Conservé même un quart d'heure, l'esprit n'est pas une fausse joie ! Mes gaietés, même empressées, valent toutes mes reparties. Elles démontrent la passion exacte d'une journée, et soutiennent que je l'approfondisse...

/.../

E. de M.